

VIE

D'ANNE GERTRUDE

PIEUSE CRÉOLE DE CAYENNE.

*Propriété.*

VIE

# D'ANNE GERTRUDE

PIEUSE CRÉOLE DE GAYENNE ,

par

**J. J. BÉLIÈRES,**

Missionnaire apostolique, ancien Vice-Préfet de  
la Guyane, membre de l'Institut historique de  
France et de la société des sciences  
de Rodez, Curé à Poët-Laval.

AVEC L'APPROBATION

de NN. SS. les Archevêque et Evêques d'Avignon ,  
de Valence , de Rodez ,  
de Mende , du Puy et de Bayonne.

---

**QUATRIÈME ÉDITION ,**

revue avec soin par l'Auteur et considérablement augmentée.

---

**PÉNABLE Frères,**

Imprimeur-Libraire à Nyons, (Drôme.)

1859.

## AVIS.

---

Quelques mois ayant suffi pour épuiser les premières éditions de la vie d'Anne Gertrude, sans qu'elle ait encore pu parvenir au-delà des limites de sept ou huit départements, nous croyons faire une chose utile à la société, autant qu'à la religion, en cherchant à répandre de plus en plus un livre qu'on a trouvé propre à édifier et à intéresser tout à la fois. C'est ce qui nous a déterminé à en donner une quatrième édition. Nous avons la ferme confiance qu'elle trouvera un accueil toujours plus bienveillant. Pour cela, nous avons revu cette histoire avec un soin tout particulier, et l'avons enrichie de détails très-curieux, sur la topographie de la Guyane, sur ses produits, sur les animaux et les oiseaux qui peuplent ses immenses forêts, sur

les poissons et les reptiles qui abondent dans ses mers, ses lacs et ses fleuves. Nous y avons ajouté, en outre, un tableau des plus saisissants de la lèpre et de ses affreux ravages. Enfin, on y verra les faveurs extraordinaires dont Anne fut honorée dans ses derniers moments. Tout cela, nous n'en doutons pas, attachera le lecteur à notre livre, surtout quand il verra les nombreuses approbations qu'il a méritées de la part de nos vénérés Prélats.

---

# APPROBATIONS.

---

ARCHEVÊCHÉ

Avignon, le 6 mai 1857.

D'AVIGNON.

---

L'ARCHEVÊQUE D'AVIGNON, *vu le rapport que lui a fait un des membres de la Commission chargée de l'examen des livres dans le diocèse, déclare que le livre intitulé : VIE D'ANNE GERTRUDE, PIEUSE CRÉOLE DE CAYENNE, ne contient rien de contraire à la doctrine catholique, et qu'il est très-propre à édifier tous ceux qui en prendront lecture.*

† J.-M.-M., Archevêque d'Avignon.

A M. l'abbé Bélières, miss. apost.

ÉVÊCHÉ

Rodez, le 8 août 1857.

DE RODEZ.

---

Monsieur l'Abbé,

*J'ai lu avec intérêt votre livre intitulé :  
VIE D'ANNE GERTRUDE. Cette histoire offre  
la mise en action d'un des grands principes  
de la doctrine chrétienne, savoir, qu'en  
Jésus-Christ, il n'y a ni Grec ni Barbare,  
et que les hommes de toutes les conditions  
et de toutes les races ont le même maître,  
riche en miséricorde envers tous ceux qui  
l'invoquent.*

*Les pauvres petits serviteurs de Dieu,  
qui travaillent et qui souffrent, puiseront  
dans cette lecture la piété qui sanctifie et  
l'espérance qui encourage.*

*Les heureux du monde pourront y puiser  
des leçons de justice, de mansuétude et de  
charité envers ceux qui sont placés sous  
leur dépendance.*

*Enfin, les sages et les savants du siècle y verront que les classes les plus humbles de la société, avec la connaissance et l'amour de Dieu, s'élèvent à l'héroïsme de la vertu, sans le secours de leur sagesse et de leur science.*

*Je désire que votre intéressant écrit se répande, et qu'il porte partout le parfum de ces enseignements salutaires.*

*Recevez, Monsieur l'Abbé, l'assurance de mes sentiments distingués.*

† LOUIS, Évêque de Rodez.

*A M. l'abbé Bélières, miss. apost.*

ÉVÊCHÉ

Mende , le 8 août 1857.

DE MENDE.

---

Mon cher Monsieur Bélières,

*J'ai lu avec plaisir et édification votre VIE D'ANNE GERTRUDE, non-seulement parce qu'elle a été tracée et racontée par une main qui m'est chère, mais encore parce qu'elle est bien belle et bien touchante. On y voit, ce me semble, un reflet de cette grâce toute-puissante, qui, presque dans les mêmes contrées, avait autrefois donné à l'Église une ROSE DE LIMA, la merveille du Nouveau-Monde.*

*Votre livre fera du bien, et un grand bien; c'est tout ce que vous ambitionnez dans le zèle qui vous anime.*

† J.-A.-M., Évêque de Mende.

*A M. l'abbé Bélières, miss. apost.*

ÉVÊCHÉ

Bayonne, le 28 août 1857.

DE BAYONNE.

---

Mon cher Abbé,

*La VIE D'ANNE GERTRUDE que vous avez écrite est édifiante, et je l'ai lue avec le plus grand intérêt.*

*Recevez l'assurance de mon affection.*

† FRANÇOIS, Évêque de Bayonne.

*A M. l'abbé Bélières, miss. apost.*

ÉVÊCHÉ

Le Puy , le 1<sup>er</sup> mai 1858.

DU PUY.

---

Mon cher abbé ,

*Le livre intitulé VIE D'ANNE GERTRUDE , que vous avez eu la bonté de m'adresser , intéresse. Il me semble propre à faire aimer la Religion , en la présentant comme source de bonheur et moyen de consolation dans les différentes épreuves de la vie.*

*Je vous remercie de m'avoir fait hommage de ce livre , et je vous félicite des sentiments de piété avec lesquels vous l'avez écrit. Dieu le bénira , ainsi que son auteur.*

*Je vous renouvelle , mon cher Abbé , l'assurance de mes sentiments bien dévoués.*

† AUGUSTE , Évêque du Puy ,

*A M. l'Abbé Bélières , miss. apost.*

ÉVÊCHÉ Valence, le 17 septembre 1858.

DE VALENCE.

---

*J'ai lu avec autant de plaisir que d'édification la VIE D'ANNE GERTRUDE. Ce livre respire un parfum de piété qui pénètre l'âme.*

*Nous souhaitons qu'il trouve beaucoup de lecteurs.*

† J.-P.- Evêque de Valence.

*A M. l'Abbé Bélières, miss. apost.*

1850

1850

1850

1850

1850

1850

1850

1850

1850

1850

1850

1850

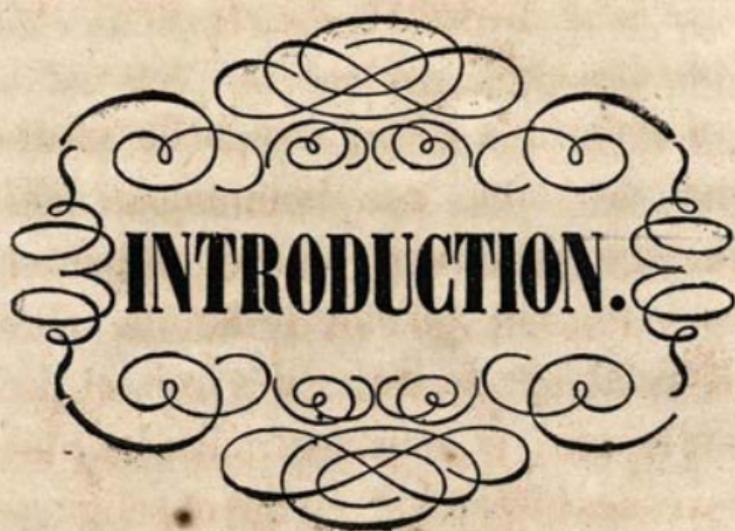
1850

1850

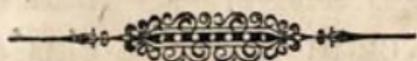
1850

1850

1850

A decorative frame composed of intricate, symmetrical scrollwork and flourishes. The frame is roughly oval-shaped with a scalloped edge. In the center of the frame, the word "INTRODUCTION." is printed in a bold, black, serif typeface. The period at the end of the word is clearly visible.

**INTRODUCTION.**



La vertu est toujours belle et digne de tous nos hommages dans quelque condition qu'elle puisse se trouver : soit qu'elle brille du plus vif éclat sur le trône des rois et des empereurs, et dans les rangs les plus élevés des hiérarchies civiles et religieuses ; soit qu'elle rehausse la richesse des grands et les vastes connaissances des savants et des hommes de génie ; soit qu'elle fasse l'ornement glorieux du sacerdoce ou de la vie monastique ; soit qu'elle se trouve dans les rangs ordinaires et dans les classes moyennes

de la société; soit enfin que , humble et modeste , elle se cache dans la cabane du pauvre et de l'artisan , ou sous les chaînes du captif.

C'est à cette dernière classe qu'appartenait la pieuse créole guyanaise dont j'entreprends d'écrire la touchante histoire. Sa vie fut d'autant plus admirable , que sa position avait été plus malheureuse et son éducation plus négligée , durant les longues années qu'elle passa dans l'esclavage sous le plus impie et le plus cruel des maîtres. Qui ne voit , en effet , que ses vertus et ses souffrances reçurent un nouveau lustre et un mérite tout particulier de la bassesse même de sa condition et de sa naissance , ainsi que de la profonde ignorance dans laquelle elle fut si longtemps abandonnée? Aussi, c'est là, je ne crains point de le dire , un des plus

puissants motifs qui m'ont déterminé à donner au public cette intéressante narration.

On eût peut-être désiré d'y trouver les noms des deux maîtres auxquels Anne a successivement appartenu. Mais il ne m'était pas possible de les faire connaître; car, quoique cette vertueuse créole me les eût nommés maintes fois, comme ils n'ont dans le pays aucun descendant et que leurs habitations elle-mêmes n'existent plus, leurs noms ont complètement disparu de ma mémoire. D'ailleurs, quand il n'y aurait pas cette raison, la crainte seule de blesser des parents qu'ils pourraient avoir en Europe m'aurait fait un devoir de m'abstenir, du moins par rapport à celui qui montra, vis-à-vis de sa pauvre captive, une férocité si révoltante.

Si, dans les faits que je raconte, je ne

cite pas toujours des dates précises , c'est que , n'ayant pas eu la pensée , avant de quitter Cayenne , de publier cette vie , je n'avais pas songé aussi à recueillir les notes chronologiques qui auraient été nécessaires. Du reste , il m'aurait été impossible de m'en procurer , au moins pour ce qui regarde les faits un peu anciens , attendu que toutes les vieilles archives , s'il en a jamais existé , ont été entièrement détruites , ou par la dent des insectes , ou par la malveillance des ennemis , qui , pendant quelques années , furent les maîtres de cette colonie.

Pour ce qui concerne l'histoire elle-même , j'ose en garantir la vérité. Pendant près de douze ans , j'ai suivi Anne , pour ainsi dire , pas à pas ; j'ai observé et compté une à une ses actions , et toujours j'ai été frappé , vivement ému , de sa naïve simplicité , de

son humilité profonde, de son héroïque patience, de sa charité sans bornes, de son ardent amour de Dieu. Et lorsque, pour mon édification, j'ai voulu remonter dans le passé, pour connaître les antécédents d'une femme si sainte, je suis allé puiser aux sources les plus pures; j'ai consulté les personnes les plus dignes de créance et les plus en état de me renseigner. — Avant tout, je me suis adressé au vénérable M. Guillier, ancien Préfet apostolique, qui, pendant vingt-huit ans, dirigea, au nom du Souverain Pontife, la mission de Cayenne, où il a laissé les plus précieux souvenirs.

Je me suis adressé ensuite au bon M. Viollot, missionnaire apostolique, qui, arrivé à la Guyane, en 1817, avec le digne chef dont je viens de parler, ne la quitta qu'après trente années de séjour, durant lesquelles

il sut toujours se concilier l'estime et l'affection de ses confrères et de tous les habitants. Je me suis adressé encore , et aux amies les plus intimes de notre digne créole , femmes simples et pieuses comme elle , qui avaient eu souvent l'occasion de pénétrer ses secrets et d'apprécier ses mérites ; et à la vieille Gertrude , qui s'est toujours fait un devoir de me donner tous les détails que j'ai pu désirer au sujet de sa vertueuse fille. — Enfin , j'ai interrogé Anne elle-même , et , par obéissance , elle a consenti à me raconter jusqu'aux moindres circonstances de son édifiante vie.

Je n'ai donc pas à craindre que mes récits rencontrent d'autres contradicteurs que ceux que pourrait leur susciter l'ignorance ; et ceux-là , on le comprend , ne sauraient être bien redoutables.

Nous devons l'avouer néanmoins , afin qu'on ne se méprenne point sur nos sentiments et sur la portée de nos paroles : tous ces témoignages sur lesquels nous appuyons notre narration , soit pour les vertus que nous attribuons à Anne Gertrude , soit pour les faveurs extraordinaires dont elle fut comblée, ne peuvent offrir qu'une certitude purement humaine. Quant au reste, il n'appartient qu'au Saint Siège de décider en pareille matière. Aussi, nous le déclarons hautement, lorsque nous employons, dans le cours de notre livre, la qualification de *Sainte*, ou tout autre de ce genre, nous n'entendons en rien prévenir le jugement de la sainte Église Romaine, notre mère, pour qui nous professons une soumission et une obéissance parfaites, un dévoue-

ment sans bornes, une affection toute filiale.

Je prie maintenant mes lecteurs de ne point se presser pour se prononcer sur la question coloniale, qui a fait tant de bruit dans ces derniers temps et qui a été si diversement jugée par des hommes opposés d'opinion et d'intérêt.

En voyant les atrocités monstrueuses dont s'est tant de fois souillé un maître barbare, qu'ils ne se hâtent pas de conclure que tous les colons ont dû lui ressembler. Qu'ils parcourent ce livre jusqu'à la fin ; qu'ils lisent toutes les notes que j'y ai ajoutées ; qu'ils lisent surtout sans prévention : ils auront une idée juste de ce qui se passa dans les colonies, tout le temps que dura l'esclavage.

Le grand tort, à mon avis, de la plupart des écrivains qui ont traité

cette question importante, c'est d'avoir voulu trop généraliser, d'avoir parlé avec passion, ou, ce qui est encore bien plus déplorable, sans connaissance de cause. Les uns, par une injustice criante, ont représenté tous les planteurs comme *des monstres et des buveurs de sang*; les autres, par une exagération non moins ridicule, en ont fait autant *de saints à canoniser*.

Avec plus de calme, plus de réflexion, et une étude plus sérieuse et plus approfondie, on aurait évité, des deux côtés, de prendre ainsi les extrêmes, et l'on se serait convaincu que, s'il s'est trouvé, parmi les colons, des hommes d'une cruauté vraiment sauvage, il y en a eu aussi qui ont été pour leurs esclaves de véritables pères. On aurait compris, enfin, que le plus grand nombre d'entr'eux ont

été au moins modérés, si non parfaitement humains.

Qu'on ne pense pas, toutefois, sur ce que je viens de dire, que je prétende ici justifier l'esclavage. On tomberait dans l'erreur la plus grossière. Car, tout en voulant être juste et impartial à l'égard de tous, je ne saurais jamais applaudir à ce qui dégrade l'homme en le faisant descendre au rang des brutes, et toujours il me semblera indigne d'un chrétien de tenir ses frères dans la servitude.

Ces appréciations, du reste, n'ont rapport qu'à un régime qui n'est plus. Depuis l'abolition de l'esclavage; depuis surtout qu'un gouvernement aussi ferme qu'équitable, aussi puissant que paternel, exerce partout son heureuse influence et répand la civilisation jusqu'aux extrémités du monde, tout a changé dans nos colonies; les

nègres sont entrés dans le droit commun, et tous les mauvais traitements ont cessé pour toujours.

Quant au but que je me suis proposé en écrivant cette histoire, c'est d'édifier ceux qui seront appelés à la lire. Puissé-je avoir réussi ! Puissent tant de traits de sublimes vertus soutenir la piété des âmes ferventes ; retirer les pécheurs de leurs égarements, pour les faire rentrer dans la voie de la justice ; inspirer aux indifférents des sentiments plus généreux et plus chrétiens ; en un mot, faire naître dans tous les cœurs un amour tendre et sincère pour notre Seigneur J.-C. et pour sa sainte Mère, et un salutaire désir du bonheur céleste !

---



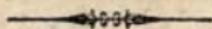
CHAPITRE PREMIER

VIE

D'ANNE GERTRUDE

PIEUSE CRÉOLE DE CAYENNE.

# CHAPITRE PREMIER.



**Naissance d'Anne Gertrude. — Comment se passent les années de son enfance et de sa jeunesse, jusqu'à sa conversion.**





Au mois de mai 1851, j'étais appelé, à Cayenne, où j'exerçais depuis douze ans les fonctions de Missionnaire, pour administrer les derniers secours de la religion à une bonne créole octogénaire, dont la vie modeste et obscure, fut néanmoins si admirable, qu'on me saura gré, je l'espère, d'en raconter ici les traits les plus frappants et les plus capables d'intéresser ceux qui me liront. Je retracerai, d'abord, ses premières années; afin que, après avoir vu dans quel abandon elle vécut dès sa plus tendre enfance, et au milieu de quels scandales, et de quels

indignes traitements elle passa sa jeunesse, on puisse mieux apprécier les héroïques et touchantes vertus dont le reste de sa vie offrit le plus parfait modèle.

Née dans une *habitation* (1), au milieu des immenses forêts de la Guyane, sur les fertiles rives de l'Oyapoc (2), elle eut pour père un français qu'elle ne connut jamais, et pour mère une pauvre négresse, âgée à peine de quinze ans, qui avait été arrachée depuis peu à la tendresse de ses parents, au pays des Congos, transportée et vendue comme esclave à Cayenne.

---

(1) On appelle *habitations* les propriétés des colons, qui comprennent les terres, la maison du maître et les cases habitées par les esclaves.

(2) L'embouchure de l'Oyapoc est située à 200 kilomètres sud-est de Cayenne, et l'habitation dont nous parlons était à 80 kilomètres de cette embouchure. Il n'en reste plus aucune trace. Le temps et le climat ont tout détruit.

Le nom africain de cette négresse était Samba ; mais son maître, en l'achetant, lui avait imposé celui de Diane , et c'est sous ce nom seul qu'elle était connue dans tout le quartier. Sa fille fut appelée Cérès ; car, le maître n'admettait pour ses esclaves que des noms mythologiques. Cependant , pour éviter ces dénominations païennes, et pour n'avoir pas à changer dans la suite, nous donnerons, dès à présent, à la mère et à la fille les noms chrétiens qu'elles prirent longtemps après. Nous nommerons donc, dans tout le cours de cette histoire , la mère Gertrude et la fille Anne. (1)

---

(1) Les esclaves n'avaient point d'autre nom que celui qu'ils avaient reçu au baptême ; et, s'ils n'étaient point baptisés, ils n'avaient que les noms mythologiques que leur donnaient leurs maîtres. Ces prénoms, ou ces noms mythologiques, passaient des pères ou des mères aux enfants, pour être ajoutés à leurs prénoms particuliers et leur servir de nom de famille. C'est ainsi que nous appelons souvent *Anne Gertrude* la créole dont nous écrivons la vie. *Anne* est le nom qu'on lui donna lorsqu'elle fut baptisée, et *Gertrude* est son nom de famille, comme lui venant de sa mère.

Ainsi que nous l'avons dit, Anne avait été abandonnée par son père, avant même sa naissance. Il ne lui restait pour l'élever, qu'une mère, bien tendre, à la vérité, mais ignorante et infidèle, et, ce qui était plus malheureux encore, abrutié sous le joug de la plus dure servitude. Qui va donc soutenir et diriger ses pas dans la carrière de la vie? Qui formera son âme à la vertu? Qui lui apprendra à connaître et à aimer son Créateur et son Dieu?— Anne recevra de sa mère les soins matériels; mais tout se bornera là : Gertrude n'en sait pas davantage.

Mais du moins le maître comprendra-t-il son devoir et voudra-t-il suppléer à l'impuissance de la mère?— Comment s'en chargerait-t-il, lui, qui ne connaît que ses intérêts temporels et qui compte pour rien tout le reste? Tout ce qu'il apprend à ses esclaves, c'est le travail et rien que le travail. C'est là ce qui l'occupe, ce qui l'absorbe, ce qui trouble souvent

jusqu'à son repos. Mais, que ses esclaves soient instruits, ou non, sur tout le reste ; qu'ils connaissent Dieu, ou qu'ils l'ignorent ; qu'ils le servent, ou qu'ils l'outragent : tout cela lui importe peu. Que dis-je ? craignant que, si, en s'instruisant, ils venaient à comprendre la dignité de leur nature et la sublimité de leur origine et de leur destinée, ils ne voulussent briser les fers de leur captivité, ce maître inhumain les entretenait sans cesse dans le plus profond abrutissement. Et non seulement il négligeait de les instruire, mais encore il éloignait d'eux tout ce qui aurait été propre à les éclairer.

La religion elle-même, cette source unique de consolations, si précieuses surtout pour de malheureux captifs, il ne leur est pas donné de la connaître ; car, jamais il ne fut permis aux missionnaires, qui seuls auraient pu les instruire, de pénétrer dans cette habitation, pour leur annoncer la bonne nouvelle que Jésus-

Christ est venu apporter aux hommes. Aussi, tous ces infortunés vivaient et mouraient sans baptême, sans religion et sans Dieu, et traînaient, dans un désespoir affreux, les lourdes chaînes de leur servitude. Le travail, toujours le travail; le travail, non pour eux, mais pour le maître; le travail, sans aucun espoir de récompenses, pas même celles de la vie future : tel est leur triste partage ! Cette espérance des biens éternels qui fait la consolation des esclaves de la plupart des autres habitations, n'est pas donnée à ceux-ci, puisqu'ils ne sont pas chrétiens, et qu'ils ignorent les magnifiques promesses de la religion.

Anne n'a pas un sort plus heureux que sa mère et que les autres compagnons de sa captivité. Comme eux, elle est privée de la grâce du baptême, et elle grandit dans la plus profonde ignorance des vérités chrétiennes.

Mais ce n'est pas assez pour son indigne

maître de la tenir, comme tous ses esclaves, dans un éloignement complet de la religion et de tout ce qui pourrait la leur faire connaître. Cet homme sans cœur, mêlant la cruauté à l'oubli du devoir, les accable, tous les jours, des plus indignes traitements. Après avoir donné à chacun d'eux, par dérision, le nom de quelque divinité païenne, ainsi que nous l'avons dit plus haut, il les courbe vers la terre, comme la brute à laquelle il les assimile, et dont il leur fait partager le triste sort. Ce n'est pas assez dire; car jamais en France l'homme le plus cruel ne traita avec autant de barbarie les animaux immondes eux mêmes.

C'était un spectacle déchirant de le voir, tous les soirs, avec son air toujours menaçant et son regard farouche, appeler ces pauvres esclaves, les uns après les autres, pour venir lui rendre compte de leur travail de la journée.— Tandis que ceux-ci paraissaient devant lui tout trem-

blants, le *Commandeur* (1) proclamait les noms de ceux qui n'avaient point terminé leur tâche.— Aussitôt, sans s'informer s'il y a, ou non, de leur faute, cet homme barbare, les yeux étincelants, bondissant comme un lion en fureur, prononce d'une voix terrible : *Junon, cinquante coups de fouet; Jupiter, cent coups de fouet; Apollon, deux cents coups de fouet.* — Il continue ainsi, jusqu'à ce qu'il arrive au dernier des prétendus coupables; et cet arrêt est sans appel : la moindre réclamation, même la plus juste et la plus modérée, suffirait pour faire doubler la peine.

Envain ces infortunés essaieraient-ils de prendre la fuite, pour échapper à des

---

(1) On appelait *Commandeur* le nègre chargé de donner la tâche aux autres esclaves, de surveiller leurs travaux, de rendre compte au maître de la manière dont ils avaient été faits, et d'administrer les châtimens par lui infligés. Le *Commandeur* portait toujours le fouet attaché à son cou comme une marque distinctive de sa dignité.

châtiments aussi injustes et aussi affreux. Le maître aussitôt s'arme de son fusil et leur tire dessus comme sur des bêtes fauves. C'est ainsi que, en diverses circonstances, ce monstre altéré de sang tua ou blessa gravement plusieurs de ses esclaves ; ce qui lui mérita le nom de *tigre des grands bois*, que lui donnèrent les nègres de tous les environs. (4)

Il faut donc, pour éviter la mort, attendre l'exécution de l'inique sentence

---

(5) Quand je flétris ainsi, comme il le mérite, un maître aussi barbare, je n'entends pas confondre sous un même anathème tous les colons. Non ; si je dois être impartial, je dois par dessus tout être juste. Je le déclare donc hautement, s'il y a eu à Cayenne quelques maîtres qui ont poussé la cruauté jusqu'à ses dernières limites, il s'en est trouvé plusieurs qui étaient aussi humains envers leurs esclaves que généreux et hospitaliers à l'égard des étrangers. Ce que je dis plus loin au sujet du second maître d'Anne, en est une preuve assez frappante.

qui vient d'être prononcée, et se soumettre à recevoir les coups dont on va être impitoyablement déchiré. — Les esclaves se résignent en soupirant. — Alors on saisit ces malheureux patients ; on les dépouille de leurs habits, quand ils en ont ; et , après les avoir étendus sur une échelle , on les y attache fortement par les pieds et par les mains. Aussitôt le fouet tombe sur eux à coups redoublés , leur chair souvent vole en lambeaux et leur sang ruisselle de toutes parts ! Ah ! rien de plus triste et de plus déchirant pour un cœur sensible , que d'entendre , au milieu de ces forêts profondes et dans les ténèbres de la nuit , le bruit perçant du fouet , mêlé aux cris sauvages du maître et aux hurlements lamentables de ses malheureuses victimes !

Voilà au milieu de quelles horreurs fut élevée notre jeune créole ! Voilà toute l'éducation qu'elle reçut et les affreux traitements qu'elle dut souvent partager ,

quand son âge la soumit à la loi du travail. On comprend aisément que tout cela n'était pas de nature à adoucir son caractère et disposer son cœur aux vertus vraiment héroïques dont elle donnera, plus tard, l'exemple, lorsqu'elle aura embrassé le christianisme. Aussi, jusqu'à ce que Dieu eût éclairé son âme de sa divine lumière ; jusqu'à ce qu'elle pût connaître notre sainte religion, elle fut livrée, comme tous les autres esclaves, à tous les désordres de l'infidélité ; désordres, du reste, qui s'expliquent jusqu'à un certain point par l'ignorance et l'abrutissement dans lesquels leur maître les avait condamnés à vivre.

Disons, en deux mots, quels étaient principalement ces désordres qu'Anne, devenue chrétienne, déplora jusqu'à son dernier soupir.

Après avoir souffert, durant toute la semaine, la fatigue, la misère et les plus horribles traitements ; lorsque le diman-

chè était venu , tandis que les esclaves chrétiens cherchaient un délassement dans le repos et dans les douceurs de la prière , ou qu'ils allaient jouir , quand ils le pouvaient , des ineffables consolations que l'on trouve au pied des autels , ceux de cette habitation , au contraire , pour se dédommager de toutes leurs privations , et pour tâcher d'oublier leurs souffrances et les maux de tout genre dont ils étaient sans cesse accablés , se livraient , avec une sorte de fureur , à mille amusements indécents , à des danses obscènes et à toutes les orgies du paganisme. C'est là qu'ils cherchaient tout leur plaisir et toute leur consolation ! plaisir bien triste , sans doute , passe-temps bien plus capable de faire pénétrer la tristesse dans leur âme , que de les rendre heureux ! Mais , hélas ! il ne leur en restait point d'autres , au milieu de leur dure servitude et sous un maître si cruel ; puisque , ne connaissant point la religion de Jésus-Christ ,

ils ne pouvaient prétendre aux consolations véritables qu'elle seule peut procurer.

Anne Gertrude, ainsi que nous l'avons vu, partageait toutes ces folies. Elle en était, on peut le dire, véritablement passionnée. Depuis sa plus tendre enfance, jusqu'au jour où arriva sa conversion, on la voyait, presque tous les dimanches, courir la première au lieu où se faisaient les danses, et souvent battre le *tamtam* (1), pour hâter l'arrivée des autres.

Voilà comme elle était encore éloignée de Dieu, qui devait bientôt lui parler au cœur, et la retirer de son aveuglement, pour en faire un vase d'élection, comme nous allons le voir dans le chapitre suivant.

---

(1) Les nègres et les sauvages appellent ainsi un tronc d'arbre creux, d'environ un mètre et demi de long, à un bout duquel est attaché une peau de cerf ou de mouton. Pendant leurs danses, ils frappent en cadence sur cet instrument bruyant.



## CHAPITRE II.

**Conversion d'Anne Gertrude. — Son  
baptême. — Sa première Communion.**

---



Anne Gertrude avait déjà atteint sa trente-unième année, et Dieu avait résolu d'accomplir enfin ses desseins de miséricorde sur elle; tandis qu'elle paraissait le plus s'éloigner de lui, et se montrait chaque jour plus indigne de ses bienfaits.

Un dimanche, au lever de l'aurore, comme elle se dirigeait, selon sa coutume, vers le lieu de la danse et des autres amusements, elle rencontra une famille chrétienne, qui allait assister à la messe dans une habitation voisine, où un Missionnaire s'était rendu, depuis quelques jours, pour préparer une première Communion.

Anne qui les connaît, leur demande où ils vont et quel est le motif de leur voyage? — *Nous allons*, lui répondent-ils, *faire une bonne chose, une chose qui fait du bien au cœur, et qui le rend content et heureux. Venez avec nous ; vous verrez que cela vous fera plaisir.*

Elle ne se fait point prier ; elle se met en route avec eux ; et, en arrivant, on entre aussitôt à la chappelle improvisée, où doivent avoir lieu les saints offices, qui ne tardent pas à commencer.

Anne y assiste; et, quoi qu'elle ne comprenne rien de tout ce qui se fait, elle est d'une attention que rien ne trouble. Elle examine tout avec cette curiosité qu'intéressent toujours des choses nouvelles. Elle admire, tour à tour, l'élégance de l'autel artistement orné de fleurs et de feuillage; la majesté et la pompe des cérémonies; la tenue grave et la mystérieuse dignité du prêtre, avec l'éclat des ornements dont il est revêtu; le recueillement et la piété des nombreux fidèles, qui sont accourus de toute part à cette fête si touchante. Elle est frappée surtout, lorsque, au moment où la victime sainte descend sur l'autel pour s'immoler pour les péchés du monde, elle voit, au milieu d'un religieux silence, tous les assistants se prosterner la face contre terre; tandis, que le prêtre, après avoir

adoré profondément, élève l'Agneau sans tâche, pour le présenter au Père Céleste et l'exposer aux adorations des Anges. Alors elle tombe aussi et se prosterne; et en même temps Dieu lui fait goûter intérieurement des douceurs ineffables qui lui font aimer et désirer ce qu'elle ne connaît pas encore,

Arrive enfin le moment de la Communion : six vénérables vieillards et deux jeunes enfants, qui vont la recevoir pour la première fois, s'avancent lentement, la tête baissée, l'air modeste et recueilli et les yeux mouillés de douces larmes. Après eux, viennent, animés des mêmes sentiments, quinze autres vieillards, qui ont voulu les accompagner à la table du Seigneur et recevoir avec eux le pain de vie. Tous viennent se ranger autour de l'autel, et attendent à genoux et

dans un saint tremblement, le moment précieux où leur Sauveur va venir visiter leur âme.— Bientôt le prêtre se retourne du haut de l'autel ; et, leur montrant l'Hostie sainte qu'ils vont recevoir, il leur adresse des paroles pleines d'onction et de tendresse qui pénètrent vivement tous les cœurs.

Anne elle-même est ébranlée ; elle ne peut plus résister. Tout ce qu'elle voit, tout ce qu'elle entend, la pousse vers Dieu, et vers cette religion, qui inspire de si beaux sentiments, qui opère des choses si merveilleuses, et qui procure tant de consolation et de bonheur ! Déjà sa résolution est prise irrévocablement : elle veut être chrétienne à quelque prix que ce soit ; et sachant qu'elle ne pourra jamais le devenir, tant qu'elle restera dans l'habitation où elle se trouve, attendu qu'elle n'aura

personne pour l'instruire, ni aucun Missionnaire pour la baptiser et pour la préparer à recevoir les autres Sacrements, elle prend le parti de forcer son maître à la vendre. Pour y réussir, elle commence, dès le lendemain, à refuser le travail, et le soir elle reçoit en punition cent coups de fouet appliqués par une main vigoureuse.

Malgré ces traitements horribles, elle persiste dans son refus, pendant deux mois entiers ; et, chaque jour, on lui administre les mêmes châtimens, qu'elle endure avec le plus héroïque courage. Elle les supporterait jusqu'au dernier soupir, si le maître, vaincu par sa persévérance et craignant de perdre la valeur de cette esclave, ne se décidait, enfin, à la vendre. Mais, après deux mois d'une pareille alternative, il la fait appeler et lui dit qu'elle n'a qu'à aller chercher quelqu'un qui veuille l'acheter ; car, pour lui, *il ne veut plus garder une paresseuse et un mauvais sujet*

comme elle. Il lui ajoute ensuite, que si, le soir même, elle n'a trouvé un acheteur, il la vendra aussitôt à qui bon lui semblera. (1)

En entendant ces paroles, Anne ne se possède pas joie. Elle est au comble de ses vœux, et, quoique meurtrie et brisée de coups, elle prend aussitôt sa *Pagaie*(2), se traîne jusqu'au *Dégra*(3), monte sur son canot, et se dirige, à force de rame, vers une habitation située à huit lieues de distance, dont le propriétaire est pour ses esclaves plutôt un père qu'un maître. Autant celui qu'elle quitte est impie, cruel et barbare ; autant celui-ci est chrétien, doux, et charitable. Aussi,

---

(1) Ce maître inhumain mourut sans héritiers, quelques années après qu'Anne l'eût quitté. On n'en conserve dans le pays aucun souvenir.

(2) Rame des nègres et des indiens. On prononce *pagaye*.

(3) C'est ainsi que les nègres appellent l'embarcadère, c'est-à-dire, l'endroit où l'on s'embarque.

au lieu du trouble et de la désolation qui règnent sans cesse parmi les nègres du premier, on voit fleurir, chez ceux de ce dernier, le calme, la paix et le bonheur.

Anne, en débarquant, vient se jeter aux pieds de cet homme si bon, et le conjure avec larmes de vouloir l'acheter.

« Mon bon Monsieur, lui dit-elle, je  
« vous en prie, achetez-moi, et je  
« vous promets que je vous servirai  
« bien.

« A la vérité, depuis quelque temps,  
« je n'ai voulu rien faire là où j'étais ;  
« mais ne croyez pas que ce soit par  
« paresse que j'ai agi ainsi. C'est parce  
« que je voulais être chrétienne, et que,  
« chez mon maître, il m'était impossi-  
« ble de le devenir. Car, Monsieur,  
« cet homme là est méchant ; il n'aime  
« pas le bon Dieu, et il ne veut pas que  
« ses pauvres captifs le connaissent et  
« le servent. C'est pour cela seulement

« que je n'ai pas voulu travailler. C'est  
« pour être vendue, afin que, étant  
« l'esclave d'un bon maître, je puisse  
« me faire instruire et embrasser la re-  
« ligion. Mais, Monsieur, si vous avez  
« la charité de m'acheter, vous aller  
« voir que, une fois guérie des blessu-  
« res dont je suis couverte, je travail-  
« lerai avec tout le zèle et toute l'ardeur  
« que vous pourrez désirer. Veuillez donc  
« faire l'essai, je vous en supplie, et si,  
« dans la suite, vous trouvez que je ne  
« fais pas mon devoir, vous serez encore  
« à temps de me revendre. Vous pour-  
« rez même me tuer, si cela vous con-  
« vient. Seulement, de grâce, ne m'a-  
« bandonnez pas. *Charitez-moi* (1), mon  
« cher Monsieur ; s'il vous plaît, achetez-  
« moi ! je serai bonne ! je travaillerai !  
« vous serez content ! »

---

(1) *Charitez-moi*, pour : faites-moi la charité ;  
ayez pitié de moi.

Touché de ce discours, et admirant, dans une pauvre esclave ignorante, une résolution si ferme et un si noble courage, cet homme charitable promet de l'acheter et d'aller, le jour suivant, conclure le marché, bien persuadé qu'il ne pourra jamais faire une meilleure acquisition.

Anne, de son côté, se croit trop heureuse, après avoir si longtemps souffert, de devenir l'esclave d'un si bon maître. Elle revient à la hâte pour annoncer cette nouvelle ; et, quoiqu'elle n'arrive qu'un peu tard dans la nuit, tous ses compagnons de captivité l'attendent à l'embarcadère, et l'on s'empresse de lui demander le résultat de son voyage.— Le maître, apprenant qu'elle a trouvé un acheteur, fait un signe d'approbation.— Mais tous ses camarades, qui lui sont sincèrement attachés, lui donnent des marques de leurs plus vifs regrets.

Gertrude surtout se désole et se lamente en pensant à cette pénible séparation,

qui va si promptement l'éloigner de sa fille chérie.— Celle-ci, alors, malgré son inébranlable résolution, ne peut rester insensible aux larmes de cette tendre mère. Elle y mêle un moment les siennes. Mais bientôt elle les essuie, lorsqu'elle vient à réfléchir au bonheur de devenir chrétienne, et de sortir de cet enfer dans lequel elle a gémi pendant si longtemps. Elle s'efforce donc aussi de consoler sa mère, tantôt en lui promettant de revenir souvent la visiter; tantôt en lui faisant espérer que, chaque jour, après avoir fini sa tâche, elle fera les efforts les plus soutenus pour bien cultiver son *abatis* (1), et gagner par là de

---

(1) *L'abatis* était un champ dont les propriétaires laissaient à leurs esclaves le plein usage, soit pour qu'ils y récoltassent les choses nécessaires à leur entretien, soit pour qu'ils en retirassent, par la vente des produits, de quoi se former un pécule dont ils puissent disposer à leur gré. Ce champ s'appelait *Abatis*, parce qu'on le faisait ordinairement en abattant les bois.

quoi la racheter, afin de pouvoir se réunir à elle inséparablement ; tantôt en l'entretenant, aussi bien qu'elle peut, des abondantes consolations que procure la religion chrétienne, dont elle va pouvoir se faire instruire, et à laquelle elle compte bientôt appartenir.

Cependant la nuit s'est écoulée tout entière durant cet entretien, et le jour qui commence avertit Anne de l'arrivée prochaine de son nouveau maître. Elle fait à la hâte ses préparatifs de départ ; puis elle se rend au bord de la rivière, pour attendre celui qu'elle appelle son libérateur.— Là, elle prête l'oreille, et bientôt le chant des *pagaïeurs* (1) lui annonce qu'il n'est pas éloigné.— Anne, en le voyant paraître, se livre à la plus vive joie et remercie humblement le Seigneur de ce qu'il a daigné exaucer ses plus ardens désirs.

---

(1) Rameurs. Il faut prononcer *Pagayeurs*.

On arrive, on débarque, on fait le marché, on paie le prix convenu, et déjà on se dispose à se remettre en route, amenant la nouvelle esclave qu'on vient d'acheter.

Anne est toujours très-heureuse de partir; et cependant la nature réclame un moment ses droits. Elle revient auprès de sa mère, se jette à son cou, l'embrasse avec tous les sentiments de l'affection filiale, l'arrose de ses larmes, puis la quitte en lui faisant les plus touchants adieux, et en lui renouvelant la promesse de la revoir bientôt.

Gertrude redouble aussi ses larmes, au moment de cette cruelle séparation. Elle se roule à terre, s'arrache les cheveux, et pousse des cris lamentables, en appelant sa fille.

Anne tâche encore de lui répondre et de la consoler du signe et de la voix, jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus se faire entendre ni l'apercevoir.

Cependant on s'éloigne rapidement , et , dans quelques heures , Anne peut découvrir le lieu de son nouveau séjour.

En un clin d'œil on atteint le rivage. Déjà on est en devoir de débarquer ; et on n'est pas plus tôt à terre , qu'Anne , après avoir essuyé ses larmes , qui avaient coulé durant tout le voyage , se jette à genoux et adresse à Dieu une fervente prière.

Elle le conjure de daigner consoler sa mère qu'elle vient de laisser dans la désolation. Elle lui demande la prompte guérison de ses blessures , afin de pouvoir au plus tôt se mettre au travail , pour gagner de quoi racheter cette bonne et tendre mère , et aussi pour contenter son maître , comme elle le lui a si solennellement promis. Enfin elle le supplie de lui accorder la grâce de bien apprendre la religion , pour pouvoir bientôt devenir chrétienne.

Après cette prière , Anne se relève , va trouver son maître et lui demande quelques jours de repos , pour soigner ses plaies

et se mettre ainsi en état de le bien servir, quand elle sera unè fois guérie.

Cet homme, toujours bon , toujours charitable et compatissant , lui accorde sans peine ce qu'elle demande. De plus, il lui donne des remèdes pour faciliter sa guérison. Aussi, Anne ne tarde pas à être sur pied; et elle se met à l'œuvre avec un tel zèle, qu'elle mérite bientôt l'estime et l'affection de son maître, et s'attire les éloges de tous ceux qui l'entourent.

Mais, pendant qu'elle travaillait avec une ardeur si vive, pour s'acquitter d'un devoir matériel envers celui qui avait eu la bonté de l'acheter , elle n'oubliait pas que ce n'était point simplement pour changer d'habitation ou de maître qu'elle avait voulu se faire vendre. Son principal et presque son unique motif avait été de se procurer le moyen d'apprendre notre sainte religion et de l'embrasser. Sans cela, elle n'aurait jamais pu se ré-

soudre à se séparer de sa mère. Tous les soirs donc , lorsqu'elle n'y voyait plus pour continuer son travail , et aussitôt qu'elle avait pris son modeste repas , elle se mettait en route, pour se rendre , à deux lieues de distance , auprès d'une dame chrétienne , qui avait la charité de lui apprendre le Catéchisme. Elle s'en retournait ensuite , à dix ou onze heures , et quelquefois à minuit , afin de prendre un peu de repos et de se trouver le lendemain sur l'habitation, pour répondre à l'appel et recommencer sa tâche.

Dieu bénit le zèle et le dévouement de cette jeune néophyte. Deux mois s'étaient à peine écoulés, qu'on la jugea suffisamment instruite pour être baptisée.

On appelle donc un Missionnaire , qui s'empresse d'arriver , et qui , après s'être assuré par lui même qu'elle a les connaissances nécessaires , se fait un bonheur de la mettre au nombre des catéchumènes, et de la disposer, d'une manière plus

prochaine, à recevoir le Baptême du salut.

Anne alors, pénétrée de l'insigne faveur qui va lui être accordée, et sentant, d'autre part, toute sa misère, entre dans un profond recueillement, et se prépare, par la prière et le repentir, à être lavée dans les eaux santifiantes, et à être comptée parmi les enfants de Dieu et de l'Eglise.

Cependant le moment fortuné, où ses vœux doivent être accomplis, ne se fait point longtemps attendre. Après trois jours de retraite et de préparation, son maître et son institutrice, qu'elle a voulu avoir pour parrain et pour marraine, la conduisent solennellement aux pieds du prêtre, le suppliant de vouloir lui administrer le saint Baptême, qu'elle a si vivement désiré, et pour lequel elle a su tant souffrir et s'imposer de si grands sacrifices.

Le ministre du Seigneur ne se fait point prier et s'empresse de baptiser

cette bonne et fervente créole, qui reçoit ce Sacrement avec la foi la plus vive, l'humilité la plus profonde, et l'amour de Dieu le plus ardent. Avec quelle piété elle fait sa profession solennelle et la ferme promesse de croire toujours tout ce que croit et enseigne l'Eglise, dont elle sera, jusqu'au dernier soupir, la fille soumise et dévouée ! Avec quelle généreuse résolution et quel noble courage elle renonce au monde, à ses plaisirs, à ses vanités, à l'enfer et à toutes ses diaboliques suggestions ! Avec quel amour, avec quel empressement et quel saint enthousiasme, elle prend Jésus-Christ pour son unique partage, et proteste qu'elle ne servira que Dieu seul, et pour la vie !

Ses promesses ne furent point vaines. Fidèle à ses engagements, et fortifiée par la grâce du Baptême, Anne fut, dès lors, une personne toute changée. Sa vie devint de plus en plus édifiante ; son application pour l'instruction religieuse et

l'accomplissement de tous ses devoirs redoubla de jour en jour ; et déjà elle se préparait avec un zèle infatigable à la première Communion. Elle n'aimait qu'à s'entretenir du bonheur inénarrable que le Seigneur procure à l'âme qu'il daigne visiter , et elle soupirait sans cesse après le moment si doux où il lui serait donné de le recevoir dans le Sacrement de son amour.

Après quatre mois de préparation et d'une sainte impatience , ses soupirs étaient montés jusqu'au trône de Dieu, et ses vœux furent exaucés. Le prêtre qui lui avait procuré le bienfait du Baptême vint une seconde fois la visiter, et la trouva animée de si beaux sentiments et de dispositions si parfaites , qu'il ne balançâ pas à l'inscrire parmi les personnes qui devaient incessamment être admises à la participation de la divine Eucharistie.

Anne , qui , malgré tout son désir , ne

s'attendait pas de si tôt à une faveur si grande, sentant alors tout son bonheur, et admirant les immenses bontés de Dieu, qui avait daigné jeter un regard de miséricorde sur son humble créature, fit de nouveaux efforts pour se rendre digne de se nourrir du pain des Anges. En conséquence, elle se mit aussitôt en retraite, et, pendant huit jours, elle se condamna au silence le plus rigoureux, et ne voulut voir que Dieu seul, ou le directeur de sa conscience. Durant tout ce temps, elle fut absorbée tout entière dans la prière et la méditation; et partout, au pied de l'autel, au tribunal sacré, dans sa case, dans les chemins, au milieu de ses travaux, elle ne cessa, nuit et jour, de verser des larmes : larmes de joie tour à tour et de repentir.

Quoique les péchés de sa jeunesse eussent été entièrement effacés dans les eaux salutaires du Baptême, et que, depuis qu'elle avait reçu ce Sacrement, elle eût

toujours porté son âme dans ses mains , et n'eût certainement commis aucune faute grave, elle voulut néanmoins faire une confession générale de toute sa vie, afin de s'humilier davantage devant le Dieu trois fois saint, qui, par un excès d'amour, devait bientôt se donner à elle sans partage. Après cette confession, le dernier jour de la retraite, pénétrée plus que jamais des sentiments de la contrition la plus vive et de l'amour de Dieu le plus sincère, elle se présenta une dernière fois au tribunal de la pénitence, pour recevoir la sainte absolution.—Son âme étant ainsi purifiée, elle se retira dans sa case, pour y passer la nuit dans les douceurs de la prière et dans l'attente du bonheur qui lui était réservé pour le lendemain, ayant soin surtout de recommander à Marie la grande action qu'elle devait faire.

Enfin arrive le jour si ardemment désiré, si impatiemment attendu, où elle

pourra participer pour la première fois au céleste banquet. Anne salue ce jour avec enthousiasme et avec la plus vive allégresse. Semblable à un cerf altéré qui court après une source d'eau vive, elle s'élançe hors de sa cabane, et vole au lieu où son divin Jésus, en s'unissant à elle, va mettre le comble à sa félicité. Là, elle se jette à genoux devant l'autel du Seigneur, et attend, dans un religieux recueillement, le moment de l'auguste Sacrifice, et celui surtout où elle doit recevoir l'Agneau sans tâche.

Qui pourrait dire tout ce qui se passe alors au fond de son cœur ? Il n'appartient qu'à Dieu de pénétrer dans ce sanctuaire dont lui seul connaît tous les secrets ; mais on peut juger, par tout son extérieur, des sentiments qui l'animent intérieurement. Oh ! combien elle paraît pénétrée de la sainteté du mystère auquel elle va participer ! Quelle piété ! quelle ferveur ! quel air modeste et respectueux ! quel

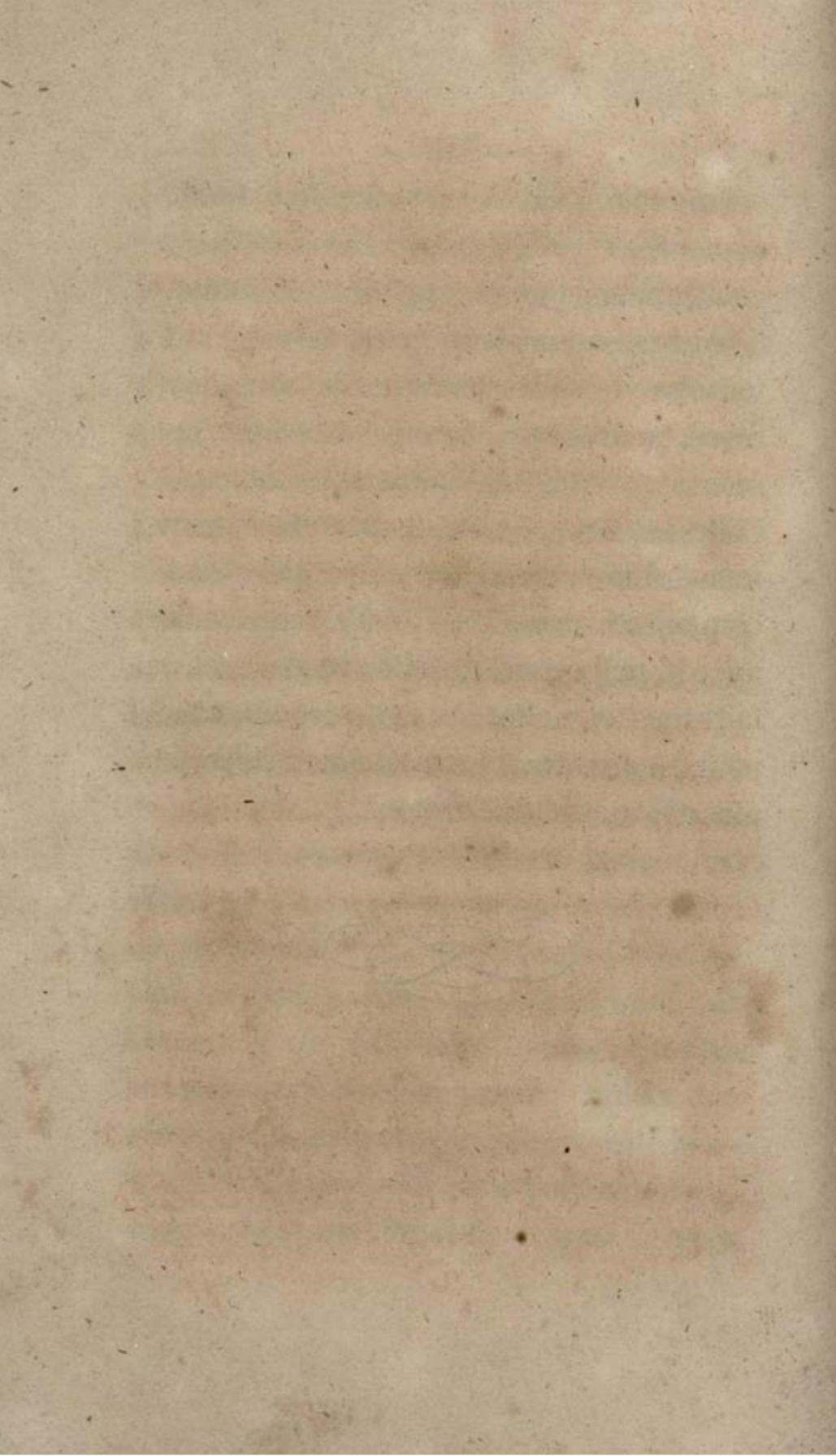
profond anéantissement ! Et, lorsque le moment est enfin venu d'aller s'asseoir à la table eucharistique, pour se nourrir du pain de vie, avec quel empressement, avec quels saints transports, et surtout avec quelle foi, quelle confiance et quel amour, elle s'en approche ! Que de douces larmes coulent alors de ses yeux attendris ! Comme elle comprend bien tout le prix de la grâce que le Seigneur daigne lui accorder ! comme elle sent bien tout son bonheur !

Après la Communion, Anne se recueille dans le secret le plus intime de son cœur pour s'entretenir avec son Bien-Aimé. C'est alors, c'est dans cette solitude où elle vient de se renfermer, que Jésus-Christ se plait à lui parler dans l'intimité de l'âme, et à lui faire goûter toutes les douceurs de son amour ; tandis que cette pieuse et sainte créole, ivre de bonheur et inondée des plus pures délices, écoute avec un religieux respect la voix

de son divin époux, et savoure à longs traits les grâces précieuses et les ineffables consolations dont il se plaît à la combler.

Ainsi se passa cette journée, de toute sa vie la plus belle et la plus heureuse, à laquelle Anne avait convié sa mère et toutes ses meilleures amies.— Celles-ci, frappées des admirables sentiments dont elles la virent animée et du commerce d'amour qu'elle entretenait avec le ciel, résolurent de l'imiter, et de faire tous leurs efforts et toutes les diligences pour se rendre dignes de participer au plus tôt au même bonheur.





## CHAPITRE III.

**Anne rachète sa mère et obtient elle-même la liberté.— Vie qu'elles mènent ensemble dans l'habitation.— Baptême de Gertrude.— Mariage d'Anne.**





Cependant Anne n'aurait été heureuse qu'à demi, au milieu de toutes les faveurs dont Dieu ne cessait de la combler, si elle avait dû toujours vivre loin de sa mère, et l'abandonner aux indignes traitements qu'elle avait à souffrir de la part d'un maître barbare; si elle avait dû surtout la laisser pour toujours privée des seules

véritables consolations et de l'espérance des biens éternels, qui ne se trouvent que dans la religion de Jésus-Christ, qu'elle ne pouvait embrasser, ni même connaître, tant qu'elle était condamnée à gémir dans un affreux esclavage. Aussi ne perdait-elle jamais de vue les promesses qu'elle avait faites à cette mère chérie, avant de la quitter, et non-seulement elle lui faisait de fréquentes visites, non-seulement elle l'invita aux jours de son Baptême et de sa première Communion, mais encore elle travaillait avec une ardeur infatigable pour se mettre au plus tôt en état de la racheter. A cet effet, tous les jours, après avoir fini sa tâche, elle trouvait assez de temps et de force, pour aller encore, pendant deux ou trois heures, soigner son abatis. Et même, lorsqu'elle n'eut plus besoin d'aller se faire instruire, elle ne craignait pas, toutes les fois qu'il faisait clair de lune, de consacrer une partie de la nuit à ce travail si pénible.

De si constants efforts et de si grandes fatigues ne tardèrent point à être couronnés de succès. Trois ans s'étaient à peine écoulés depuis qu'Anne avait changé d'habitation, et déjà elle avait gagné de quoi payer la rançon de sa mère. Elle partit alors pleine de joie, pour aller demander qu'on voulût bien la lui vendre, et elle offrit un prix si avantageux, que le marché fut conclu immédiatement et sans aucune difficulté.

Qui n'admirerait la piété filiale de cette digne créole, qui s'oublie ainsi elle-même et consent à rester encore captive, pourvu qu'elle puisse racheter sa mère chérie? Combien peu de personnes, au milieu même des nations les plus civilisées, voudraient s'imposer un pareil sacrifice! Combien n'y a-t-il pas d'hommes, au contraire, qui, après s'être engraisés, si je puis parler ainsi, de la substance de leurs parents, auxquels ils doivent tout, les abandonnent ensuite et les laissent mou-

rir dans la souffrance et la misère ! L'exemple que leur donne ici une pauvre fille ignorante est bien capable de les confondre et de les faire rougir ! Ne doivent-ils pas craindre que les esclaves et les sauvages même ne s'élèvent contre eux, au jugement de Dieu, pour les condamner ? Comment pourront-ils justifier leur ingratitude, en présence du dévouement admirable qu'Anne leur montre, en allant briser les chaînes d'une mère malheureuse ?

Mais reprenons le fil de notre histoire.

Gertrude fut donc, dès ce moment, rendue à la liberté, et Anne eut la consolation de ne pas repartir sans l'amener avec elle. Quel triomphe alors pour la mère et pour la fille ! Pour la mère, de pouvoir s'éloigner sans retour de ce lieu de désolation et d'horreur, où elle avait si longtemps gémi sous la tyrannie du plus cruel des colons ! Pour la fille, d'avoir le bonheur d'être réunie à celle qui lui donna

le jour , avec l'espoir de ne plus s'en séparer jusqu'à la mort ! Aussi leur voyage se fit-il au milieu des chants les plus joyeux et des plus vives actions de grâce.

De retour à son habitation , Anne alla trouver son maître pour lui présenter sa mère , et pour le prier de lui permettre de la loger dans sa case et de la faire travailler dans son abatis. — Celui-ci les reçut , l'une et l'autre , avec sa bonté ordinaire , et leur accorda très-volontiers tout ce qu'elles lui demandaient. Il fit plus : admirant le courage et la générosité de sa filleule , qui , pour affranchir sa mère bien-aimée , avait su s'imposer tant de peines et de sacrifices , et voulant surtout récompenser ses étonnantes vertus , dont il avait pu , pendant trois ans , apprécier tout le mérite , il lui dit : « Va en paix ,  
« mon enfant ; non-seulement je te per-  
« mets tout ce que tu désires , mais je te  
« donne aussi la liberté. Va , sois heu-  
« reuse avec ta mère ! Travaillez bien

« votre abatis. Je vous l'abandonne ,  
« ainsi que la case , jusqu'à ce que vous  
« soyez à même d'acheter une petite pro-  
« priété , ou que vous puissiez du moins  
« amplement vous suffire. » (1)

Anne qui n'aurait jamais osés'attendre à un si grand bienfait , se jette alors aux genoux de ce bon maître et le remercie avec toute l'effusion du cœur. Gertrude joint aussi ses remerciements à ceux de sa fille. Elles sont , l'une et l'autre , au comble du bonheur , et ne savent comment témoigner à leur charitable bienfaiteur les profonds sentiments de leur sincère gratitude. Tout ce qu'elles peuvent faire , c'est de s'offrir à travailler pour lui , chacune deux jours par semaine , et de le prier d'agréer leur travail comme un faible dé-

---

(1) Les esclaves affranchis étaient toujours appelés : *Messieurs , Dames , Demoiselles*. Notre pieuse créole , par conséquent , à partir de ce jour , ne porta plus que le nom de *Mademoiselle Anne , Mademoiselle Anne Gertrude*.

dommagement de tous les sacrifices que lui ont inspirés ses immenses bontés pour elles. — Mais, il refuse leur offre, et ne demande, pour toute récompense, qu'un petit souvenir dans leurs prières. Quant au reste, il se croit trop heureux d'avoir trouvé une occasion favorable pour faire du bien à des personnes si dignes de toute son estime et de toute son affection.

N'osant donc insister davantage, et pénétrées plus que jamais de reconnaissance et d'amour, elles se retirèrent dans leur case, en glorifiant Dieu, et en le conjurant de bénir celui qui avait daigné les traiter avec tant de libéralité, et de lui rendre au centuple tout ce qu'il avait fait en faveur de pauvres captives. Dès qu'elles furent entrées, elles se mirent toutes les deux à genoux, pour remercier plus particulièrement le Seigneur de tous les bienfaits dont il venait de les combler, et pour lui demander la grâce de ne jamais abuser de ses célestes dons.

Ensuite elles prirent une modeste réfection, et se disposèrent à aller goûter un peu de repos; car, la nuit avait commencé depuis long-temps, et elles étaient accablées des fatigues du voyage.

Cependant, après quelques heures de sommeil, elles s'éveillèrent et passèrent le reste de la nuit à former leur plan pour l'avenir et à se tracer une règle de conduite. Elles distribuèrent donc leurs journées ainsi que nous allons le dire :

1° Trois fois par jour, elles devaient consacrer une demi-heure aux saints exercices de la prière: le matin et le soir pour la prière commune, et à midi pour la récitation du rosaire, ou tout au moins du chapelet. 2° Elles devaient travailler tout le jour, sauf le temps des repas et de la prière. 3° Elles ne devaient prendre leur nourriture que quand la faim leur en ferait sentir le besoin; jamais plus souvent. 4° Enfin, tous les soirs, à l'entrée de la nuit, Anne devait conduire sa

mère auprès de son ancienne institutrice, afin qu'elle pût apprendre le catéchisme et se préparer à recevoir le Baptême. Car, elle ne désirait rien tant que de la voir chrétienne; et Gertrude elle-même ne soupirait qu'après le moment où elle pourrait le devenir, pour partager le bonheur et les consolations de sa fille. Quant au dimanche, elles devaient le passer tout entier dans les douceurs de la prière et du service de Dieu, ou dans quelque saint délassement.

Telles furent les résolutions qu'elles prirent ensemble devant le Seigneur et auxquelles elles se montrèrent constamment fidèles, jusqu'à ce qu'une position différente vint autoriser ou nécessiter un nouveau genre de vie. C'est ce qui ne tarda pas à arriver, au moins pour ce qui concerne les courses qu'elles étaient obligées de faire, pour que Gertrude apprît les préceptes et les saints enseignements de la religion. Après quelques

mois d'étude et de préparation, on la trouva digne de recevoir le Baptême, et l'on s'empressa d'appeler un prêtre pour lui administrer ce Sacrement; ce qui fut pour sa fille, aussi bien que pour elle, une véritable fête et une source abondante de contentement et de bonheur.

Il ne fut donc plus nécessaire, dès lors, pour Gertrude, d'aller chercher l'instruction si loin. Par conséquent les voyages du soir furent supprimés, et remplacés par de pieux entretiens et par de plus longues prières. Eh! combien étaient délicieuses pour Anne, ces soirées qu'elle passait ainsi avec sa mère, à prier le Seigneur, à chanter ses louanges, et à s'entretenir de ses infinies miséricordes et de ses éternelles récompenses! jamais elle n'avait goûté un plaisir plus doux!

Cependant, à l'âge de trente-six ans, il survint, dans la position de cette ferven-

te Créole, un changement très-important, qui devait nécessairement amener quelque nouvelle modification dans sa manière de vivre. Un mulâtre, nommé Magloire, ouvrier très-habile pour le pays, fut appelé de Cayenne pour travailler sur cette habitation; et, pendant son séjour, qui dura assez longtemps, ayant eu souvent l'occasion d'admirer la piété, la modestie, et toutes les vertus d'Anne, il en fut si touché et si édifié tout ensemble, qu'il pensa avec raison qu'il serait le plus heureux des hommes, s'il pouvait avoir pour épouse une personne aussi accomplie. Sur cela, il se décida à la demander à sa mère. — Gertrude, avant de répondre, voulut prendre quelques jours pour réfléchir, pour consulter et pour communiquer cette proposition à sa fille. Mais, une fois qu'elles se furent concertées entr'elles, et qu'elles eurent reçu du parrain et de la marraine

un avis favorable, comme elles avaient remarqué dans ce jeune homme beaucoup de bon sens, beaucoup de zèle pour le travail, et d'excellentes dispositions pour la religion, comprenant fort bien qu'elles auraient en lui un soutien et un protecteur, elles donnèrent, l'une et l'autre, leur consentement.

Il ne restait plus qu'à faire venir un Missionnaire pour bénir leur union, et Anne désira que ce fût celui qui l'avait baptisée et qui lui avait procuré le bonheur de participer pour la première fois au banquet céleste.—Magloire se mit aussitôt en route pour aller le prier de vouloir se rendre aux désirs de cette digne chrétienne; et il fit si bien auprès de lui, qu'il eut la satisfaction, avant de quitter Cayenne, de le décider à le suivre.—Ils s'embarquèrent donc tous deux, et, arrivés à l'habitation, ils allèrent droit trouver Anne et Gertrude, qui les atten-

daient dans leur case avec le propriétaire ; et on s'occupa de suite à tout disposer pour que le mariage pût être célébré le surlendemain.

Anne s'y prépara par la prière et par la réception des Sacrements de Pénitence et de l'Eucharistie ; et elle s'approcha des saints autels, pour recevoir la bénédiction nuptiale, avec autant de modestie et de recueillement qu'elle avait coutume d'en apporter à la table du Seigneur.

Ce fut là, pour toute cette habitation, une véritable fête de famille. La mère de notre fervente créole, son parrain, sa marraine, et tous ses anciens compagnons de captivité, s'étaient réunis pour la célébrer ; et tous, d'une voix unanime, conjuraient le Seigneur de répandre sur les nouveaux époux ses plus abondantes bénédictions. La joie était dans tous les cœurs ; un bonheur indicible rayonnait sur tous les visages ; tous les yeux étaient fixés sur Anne ; on ne pouvait se las-

ser d'admirer sa piété et son air vraiment angélique.

Après la cérémonie, on la conduisit à sa case, ainsi que son époux, au son des fusils et des *tamtams*, et au milieu des applaudissements et des cris d'allégresse répétés mille fois avec enthousiasme.

Depuis ce moment, Anne ne fut plus appelée que *Madame Magloire*, et à Cayenne, où elle se fixa plus tard, on ne la connut jamais que sous ce nom. Cependant, comme son humilité lui fit toujours dédaigner ce titre d'honneur, et qu'elle ne se nommait elle-même que *Anne, la pauvre Anne, la pauvre pécheresse*, j'ai cru devoir continuer, jusqu'à la fin, à lui donner le nom qu'elle portait avant son mariage et avant son affranchissement.

Le mariage une fois accompli, Anne se regarda comme ne s'appartenant plus à elle-même. En conséquence, elle subordonna désormais sa conduite à la volonté

de son époux ; ce qui l'obligea, comme nous l'avons dit, de modifier considérablement le règlement de vie qu'elle s'était tracé. Toutefois, cela ne lui fit rien perdre de sa dévotion et de sa ferveur. Au contraire, elle allait toujours en progressant dans les voies de la perfection ; et, après son union, elle ajouta à ses autres vertus une entière fidélité à tous ses devoirs envers le mari que le ciel venait de lui donner, l'aimant et le respectant comme son père, et lui obéissant comme à son maître. Et ce ne furent pas là les dispositions d'un moment. Elle persévéra dans cette soumission, ce respect et cet amour, tant qu'il plut à Dieu de lui conserver son cher Magloire ; de sorte qu'elle fut toujours le modèle des épouses Chrétiennes, comme elle avait été, avant son mariage, celui de toutes les filles vertueuses.

---



## CHAPITRE IV.

**Anne va se fixer à Cayenne avec sa mère et son époux.— Intéressante narration de leur voyage.— Dieu donne à Anne un fils.— Soins qu'elle prend de l'éducation de cet enfant.— Consolations qu'il lui procure par sa docilité.**





Après six mois de mariage, Magloire avait terminé le travail pour lequel il était venu à cette habitation, et déjà il se disposait à rentrer à Cayenne avec sa femme et sa belle-mère, qu'il avait prises désormais sous sa protection et dont il ne voulait plus se séparer.— Celles-ci s'empressent donc de faire leurs préparatifs pour le suivre. Mais, avant de s'éloigner de leur parrain et de leur marraine, elles veulent aller demander leur bénédic-

tion, leur réitérer les plus vifs remerciements pour toutes leurs bontés, et leur faire les plus tendres et les plus sincères adieux.

Après avoir rempli un devoir si impérieux et si cher à leur cœur, elles retournent auprès de Magloire, et l'on ne tarde pas à se rendre au *Dégra*, où les attend le canot qui va bientôt les emporter à la ville, dans laquelle ils doivent passer le reste de leurs jours.

Cependant les nègres de l'habitation se sont réunis pour leur dire *courage*, (1) et pour leur témoigner tout le regret qu'ils éprouvent en les voyant partir.— Nos voyageurs leur répondent avec l'expression des sentiments les plus affectueux, et leur recommandent d'aller les visiter toutes les fois qu'ils se rendront à Cayenne.

---

(1) Dans les habitudes créoles, on dit *bonjour* à quelqu'un que l'on rencontre ou que l'on aborde; on lui dit *courage* lorsqu'on s'en sépare.

En même-temps ils s'embarquent et se dirigent à toutes rames vers leur destination.

Pendant ce long voyage, les objets les plus variés s'offrent successivement à leurs regards et élèvent leur âme vers le Créateur de l'univers. D'abord, en descendant l'Oyapoc, ils admirent, tour à tour, les belles habitations que les colons ont échelonnées, de distance en distance, sur les riants côteaux qui bordent ce fleuve; les superbes allées d'orangers, de manguiers, de palmistes, de cocotiers, de goyaviers, de tamariniers, de monbains, de toucas, de bananiers, qui entourent les différentes avenues de chaque village; les plantations de canne à sucre, de café, de poivre, de cacao, de girofle, de cannelle, de muscade, de vanille, d'indigo, de campêche, de roucou, de coton, de riz, de manioc, d'ananas, de barbadine, et de tant d'autres fruits, toujours si multipliés dans notre belle et fertile Guyane; et les

magnifiques forêts vierges, dont les arbres majestueux, couverts d'une verdure éternelle, s'élèvent de toutes parts semblables à d'énormes tours.

D'un côté, on aperçoit, sur le rivage, un boa monstrueux, un effrayant caïman, ou un jaguar cruel, qui attendent une proie pour la dévorer. De l'autre côté, on découvre les tapirs, les pacques, les patiras, les pécaris, les cerfs, les cariacoux, les agoutis, les acouchis, qui viennent se désaltérer aux ondes pures du fleuve. Plus loin, on voit des troupeaux innombrables de sapajoux, de tamarins, de macaques, de coatas au poil noir, de singes rouges au goître bruyant, et tant d'autres singes non moins curieux, qui, se balançant au haut des arbres, sautent de branche en branche et font mille ridicules grimaces. Tantôt ce sont des volées de flamants, qui fendent les airs et présentent aux yeux du voyageur comme un nuage de pourpre; tantôt des

perroquets babillards, des perruches au vert plumage, des aras aux longues queues, aux ailes bleues ou rouges, aux cris aigres et perçants. Ici, on contemple avec étonnement des myriades de colibris et d'oiseaux mouches, qui voltigent d'arbre en arbre pour sucer le calice des fleurs, et dont les couleurs brillantes, variées à l'infini, reflètent merveilleusement les rayons du soleil. Là, on remarque les toucans au grand bec, aux couleurs orange et aurore, les hoccas aux huppés mobiles, les spathules au blanc plumage, aux épaulettes rose-clair, les bees-en-ciseaux, les grimpereaux aux plumes d'azur, les tangaras roux ou septicolores, les coqs-de-roche aux ailes orangées, aux huppés élégantes, les cotingas pourprés, les cordons-bleus à gorge violette, les ouettes au corps topaze, à la tête de feu, et tant d'autres oiseaux magnifiques, qui, par leur nombre et leur variété, étonneraient les savants eux-mêmes et les plus

habiles naturalistes. Ailleurs, on entend, çà et là, dans la profondeur de la forêt, *les sentinelles des grands bois* (1), dont la voix sonore et mélodieuse, plus puissante, quoique moins flexible, que celle du rossignol, semble saluer le voyageur et l'inviter à venir se reposer sous ces épais feuillages.

Tel est le ravissant spectacle qu'offrent les bords de l'Oyapoc aux regards enchantés de notre pieuse Créole et de ses compagnons. — Mais ce n'est pas tout : suivons-les, dans leur course rapide, jusqu'au terme de leur voyage. Déjà, après six heures de canotage, ils arrivent à l'em-

---

(1) J'ai nommé ainsi un oiseau de la Guyane, un peu moins gros que nos merles et dont j'ignore le nom. Il habite au milieu des forêts les plus profondes, et, volant d'arbre en arbre, il accompagne les voyageurs dont il flatte l'oreille par les chants les plus suaves. En l'entendant on ne regrette qu'une chose, c'est que ses roulades ne soient ni assez longues, ni assez variées.

bouchure du fleuve, et là se déroule à leurs yeux un tableau encore plus imposant et plus grandiose.

A gauche, ils longent, en la contournant, la fertile montagne d'argent, célèbre par son excellent café, et dont les côteaux verdoyants présentent l'aspect le plus riant et le plus gracieux. En même-temps, à droite et devant eux, ils voient l'Océan azuré, dont la plaine immense s'étend, des glaces du nord jusqu'au pôle du sud, des rives du Nouveau-Monde, jusqu'aux plages brûlées de l'Afrique.

Pendant un jour entier, la mer calme, limpide et unie comme une glace, leur laisse contempler à loisir une multitude de poissons de toute espèce, qui se balancent au milieu des flots, tantôt à la surface, tantôt au fond des abîmes.

Ici, ce sont des mullets, des saumons, des loubines, des poissons volants, des dorades aux couleurs vives et changeantes, des dauphins, des marsouins, des

vieilles, des lamantins, des tortues de mer, des raies communes et des raies à longues cornes, autrement appelées *raies-diables*. Là, c'est un requin aux mâchoires tranchantes, aux dents énormes et aigües; un espadon avec son effroyable épée; une scie avec sa terrible défense garnie d'épines ou de dents menaçantes; un cachalot avec sa lourde et monstrueuse masse.

A mesure qu'ils avancent, en longeant la côte, leurs yeux se reposent, tantôt sur un troupeau de biches et de faons aux pieds légers, qui jouent et bondissent sur le sable; tantôt sur des frégates au vol rapide, qui planent au haut des airs; sur des milliers de foux qui voltigent au-dessus des ondes, et s'abbattent sur le rivage pour déposer leurs œufs au milieu du *goano* (1); ou sur une foule de blanches

---

(1) On appelle *goano* la colombine des oiseaux aquatiques, qu'on trouve entassée sur le rivage de

aigrettes, aux longues pattes, à la taille svelte, à tête panachée, qui, alignées au bord des eaux, ressemblent à une armée rangée en bataille.

La pieuse caravane admire, en passant, tous ces différents objets et arrive, après un jour de mer, vis-à-vis l'embouchure d'Approuague, qui roule des paillettes d'or, et dont les fertiles rivages sont couverts de nombreuses plantations de roucouyers et de cannes à sucre.

A trois lieux de là et toujours à gauche, ils rencontrent la rivière de Kau, dont les bords accidentés sont plantés de toute sorte d'arbres à épices.

Un peu plus loin, ils laissent à droite le grand et le petit Connétables, rochers

---

la mer. Nos navires de commerce en transportent en France des quantités prodigieuses, qu'on emploie comme un des plus puissants engrais.

Depuis quelques années, on a découvert que le goano guérissait la lèpre, quand on l'appliquait dès le début de cette affreuse maladie.

énormes, dont l'un, à fleur d'eau, ne se découvre qu'à peine ; l'autre s'élève du sein des flots semblable à une immense forteresse.

De là, ils aperçoivent devant eux, du côté des terres, les belles montagnes de la Gabrielle, les magnifiques quinconces de girofliers qui couvrent leurs flancs, et le fromager gigantesque qui couronne leur cime verdoyante, dont dix hommes, se donnant la main, pourraient à peine étreindre le tronc énorme, dont la hauteur ne s'élève pas à moins de quatre-vingts mètres au-dessus du sol, et dont les branches, déployées en évantail, s'étendent à plus de trois-cents mètres de circonférence.

Cependant Anne, son époux et sa mère, côtoyant toujours les terres le long des palétuviers, ainsi qu'ils l'ont fait depuis leur départ de l'Oyapoc, atteignent la hauteur du Mahuri, fleuve majestueux où viennent se jeter les eaux de l'Oyae,

de la Comté, de l'Orapu, du Counana, du Racamon, du grand et du petit Cormombo, de la rivière du Tour-de-l'île, et d'un grand nombre de ruisseaux qui tombent en cascade du haut des montagnes. Là, ils embrassent, d'un seul coup d'œil, plusieurs superbes sucreries, savoir : sur la rive droite et au canal Torcis : la Marie, la Franchise, la Mariane ; sur la rive gauche et à la crique fouillée : la Levée, Sautreaux, Mondélice.

Ensuite, poursuivant leur marche, toujours dans la même direction, ils voient successivement sur leur passage : d'une part, le plateau ou *table* du Mahuri, et les riches montagnes du Diamant, de Dorvillier, de Beauregard, de Bourda, et du Montabo ; de l'autre, les jolis îlots, le Père, la Mère, l'Enfant et les deux Jumelles.

A la vue d'un spectacle si imposant et si varié, les pieux voyageurs glorifient le Seigneur et le remercient de tant de dons

précieux qu'il a daigné prodiguer aux hommes. Sans perdre du temps, ils continuent leur route et se trouvent bientôt par le travers de l'Enfant perdu, rocher majestueux assis au milieu des flots, d'où ils pourraient découvrir le fort de Cayenne, si la nuit qui commence et la pluie qui tombe par torrents ne le dérobaient à leurs yeux. Alors, la seule pensée qu'ils touchent au terme de leur voyage redouble leur force et leur ardeur; la mer frémit sous les coups de leurs pagaies; et leur barque légère, fendant l'onde écumante, les porte rapidement vers la rade. Déjà ils aperçoivent, dans l'obscurité, les feux qui leur indiquent le lieu où ils doivent débarquer. A mesure qu'ils s'en approchent, ils sentent s'accroître leur joie et leur courage. Leurs chants d'actions de grâces et de louanges montent vers le Ciel et s'élevent jusqu'au trône de Dieu. Leurs rames frappent l'eau avec

effort, le phosphore brille et le canot vole comme l'éclair. En quelques instants, cette famille bénie entre dans le port et arrive au débarcadère.

Les voilà enfin, après deux jours de navigation, en devoir de quitter la barque qui les a portés. Bientôt leurs pieds foulent avec bonheur le sol de Cayenne. Anne et Gertrude, accablées de fatigue et chargées de leurs bagages, suivent, au milieu des plus profondes ténèbres, le chemin que leur trace Magloire pour les conduire à sa case. Aussitôt entrés, ils prennent un modeste repas, et, après avoir adressé au Seigneur leurs prières accoutumées, ils vont goûter un peu de sommeil qu'un voyage long et pénible a rendu plus nécessaire.

Le lendemain la première visite d'Anne fut pour Dieu. L'aurore paraissait à peine, que cette pieuse créole s'empressait de se rendre à l'Église pour assister à la Messe; et, dès ce jour, elle prit l'habitude de

ne la manquer jamais, sans des raisons très-graves. Elle eût mieux aimé se priver de tout, que de se montrer infidèle à une pratique si salutaire et qui convenait si bien à sa dévotion. Aussi, le Seigneur, qui ne se laisse jamais vaincre en générosité, proportionna l'abondance de ses grâces à la ferveur de sa pieuse servante et à sa fidélité à y correspondre ; de sorte que, fortifiée par Dieu même, elle allait sans cesse de vertus en vertus et acquérait tous les jours de nouveaux mérites.

Mais, si sa piété et son amour pour le Créateur allaient toujours croissant, sa tendre dévotion envers Marie augmentait aussi dans la même mesure. Jamais elle ne sortait de l'église, après avoir entendu la sainte Messe, sans s'agenouiller quelques instants devant la douce image de cette Vierge bénie, dont elle implorait, dans toutes ses entreprises, la puissante protection.

Du reste, son amour pour Dieu et pour sa sainte Mère, ne lui faisait négliger aucun autre devoir. Car, jamais femme ne fut plus vigilante, plus active, ni plus empressée qu'elle pour les soins du ménage; jamais femme ne montra plus d'affection, de respect, et de de dévouement pour son époux et pour sa mère, dont elle tâchait de deviner jusqu'aux moindres désirs, afin de les prévenir. On peut donc le dire, en un mot, Anne était une personne parfaite, sous tous les rapports, autant que peut l'être, dans cette vallée de larmes, une fille d'Adam.

Dieu cependant, pour ajouter encore à ses rares mérites, voulut qu'elle devint bonne mère, comme elle était bonne fille et bonne épouse. Il lui donna un fils, quinze mois après son union, et il mit ainsi le comble à sa joie et à son bonheur, aussi bien qu'au bonheur et à la joie de Magloire et de Gertrude.

Aussitôt que ce cher enfant fut venu

au monde, Anne demanda et obtint qu'on voulût l'ondoyer, afin de ne pas le laisser plus longtemps au pouvoir de Satan, et de peur aussi qu'une mort imprévue ne vînt à le surprendre avant le neuvième jour, qu'on était obligé d'attendre pour le porter à l'église, si l'on ne voulait pas l'exposer à être la victime certaine du *tétanos* (1).

Dès qu'il eut été lavé dans l'eau sanctifiante, cette tendre mère le reçut dans ses bras, comme un précieux dépôt que le Ciel lui confiait, et, le couvrant de ses baisers, elle ne cessait de l'appeler son petit ange. Elle était heureuse de penser que ce fils bien-aimé était devenu aussi l'enfant de Dieu et l'héritier du Ciel; et alors elle attendit avec calme le moment où l'on pourrait, sans danger, faire suppléer

---

(1) A la Guyane, un enfant périt infailliblement du *tétanos*, si on l'expose au grand air, sans qu'il se soit écoulé, au moins, huit ou neuf jours depuis sa naissance.

les cérémonies du Baptême. Puis, lorsque ce moment fut venu, elle désira, ainsi que le père, accompagner cet enfant chéri et être présente quand on lui donnerait son nom, qui devait être celui de Joseph. Eh! avec quelle ardeur elle conjura le Seigneur de bénir ce cher *petit* et de le conserver, toute sa vie, dans sa crainte, dans son amour, et dans une constante fidélité à garder les promesses que firent alors pour lui le parrain et la marraine.

Après cette touchante cérémonie, Anne le rapporta elle-même à la case, et depuis lors, elle s'occupa uniquement de son éducation physique, morale et religieuse. — Pour ce qui regarde les soins physiques qu'elle ne cessa de lui prodiguer, pendant toute son enfance, il est inutile d'en parler ici; tout le monde les comprend assez. Elle était mère et mère chrétienne; cela dit tout. — Mais, quant aux soins spirituels, qui pourrait dépeindre tout le zèle qu'elle y apportait,

afin de lui faire sucer avec le lait la religion et la vertu?— Soit qu'elle le couchât dans son berceau ou qu'elle l'en retirât; soit qu'elle lui donnât la nourriture dont il avait besoin, elle ne manquait jamais de former sur lui le signe de la Croix; et, quand il commença à prendre un peu de force, elle l'exerçait à former lui-même ce signe sacré. A peine pouvait-il balbutier quelques paroles, qu'elle voulut lui apprendre à prononcer les saints noms de Jésus et de Marie, et ceux des trois personnes divines. Ensuite elle lui enseigna quelques courtes prières, qu'elle lui faisait souvent répéter. Plus tard, à mesure que sa langue se déliait, et que sa mémoire et son intelligence se développaient, elle s'appliquait à lui en apprendre tous les jours davantage.

Elle exerçait surtout une continuelle surveillance, pour que ce cher enfant ne contractât jamais des habitudes dangereuses, et pour qu'il ne blessât en aucune

manière la sainte modestie. Si quelquefois il lui arrivait de commettre quelque légère faute, elle l'en reprenait avec une sévérité tempérée par la douceur. Pour empêcher qu'il n'allât se perdre avec les autres enfants, elle voulait toujours l'avoir auprès d'elle. Elle ne consentit à s'en séparer, que lorsque, à l'âge de dix ans, elle commença de lui faire fréquenter l'école, que dirigeaient alors deux prêtres zélés, auxquels elle le recommanda comme un trésor dont ils devaient lui répondre.

Sous ces maîtres habiles et avec une mère si vigilante et si chrétienne, Joseph fit de rapides progrès dans la sagesse, dans la vertu et dans la connaissance de la religion. Aussi, après deux ans d'étude, dès qu'il eut atteint sa douzième année, on le jugea digne d'être compté parmi ceux qui devaient faire la première Communion.

Que cette nouvelle est consolante pour le cœur d'une mère aussi tendre que pi-

euse ! Vous nous le diriez, mères chrétiennes, qui vous êtes trouvées quelquefois dans de semblables circonstances. Il n'y a que vous qui puissiez comprendre parfaitement l'inexprimable joie dont cette bonne et fervente créole dut être inondée, lorsque son bien-aimé fils vint lui dire : *Je dois bientôt recevoir Jésus-Christ dans le Sacrement de son amour.*

Depuis ce moment, cette admirable mère, pénétrée de l'importance d'une si sainte action, s'efforça d'inspirer de plus en plus à ce cher enfant les sentiments dont il faut être animé quand on s'approche de la table du Seigneur. En même temps elle fit tout auprès de Magloire et de Gertrude, pour obtenir qu'ils se disposassent à partager le bonheur de Joseph ; car, jusque là, ils n'avaient jamais communiqué, ni l'un ni l'autre. De son côté, elle se prépara aussi elle-même à les accompagner, pour participer avec eux au céleste banquet. — Quel beau jour pour toute

cette famille ! quelle belle fête surtout pour Anne de recevoir ainsi le pain de vie, à côté de son enfant, de son époux et de sa mère ! Sa félicité était complète, et il ne lui restait plus rien à désirer ici-bas !

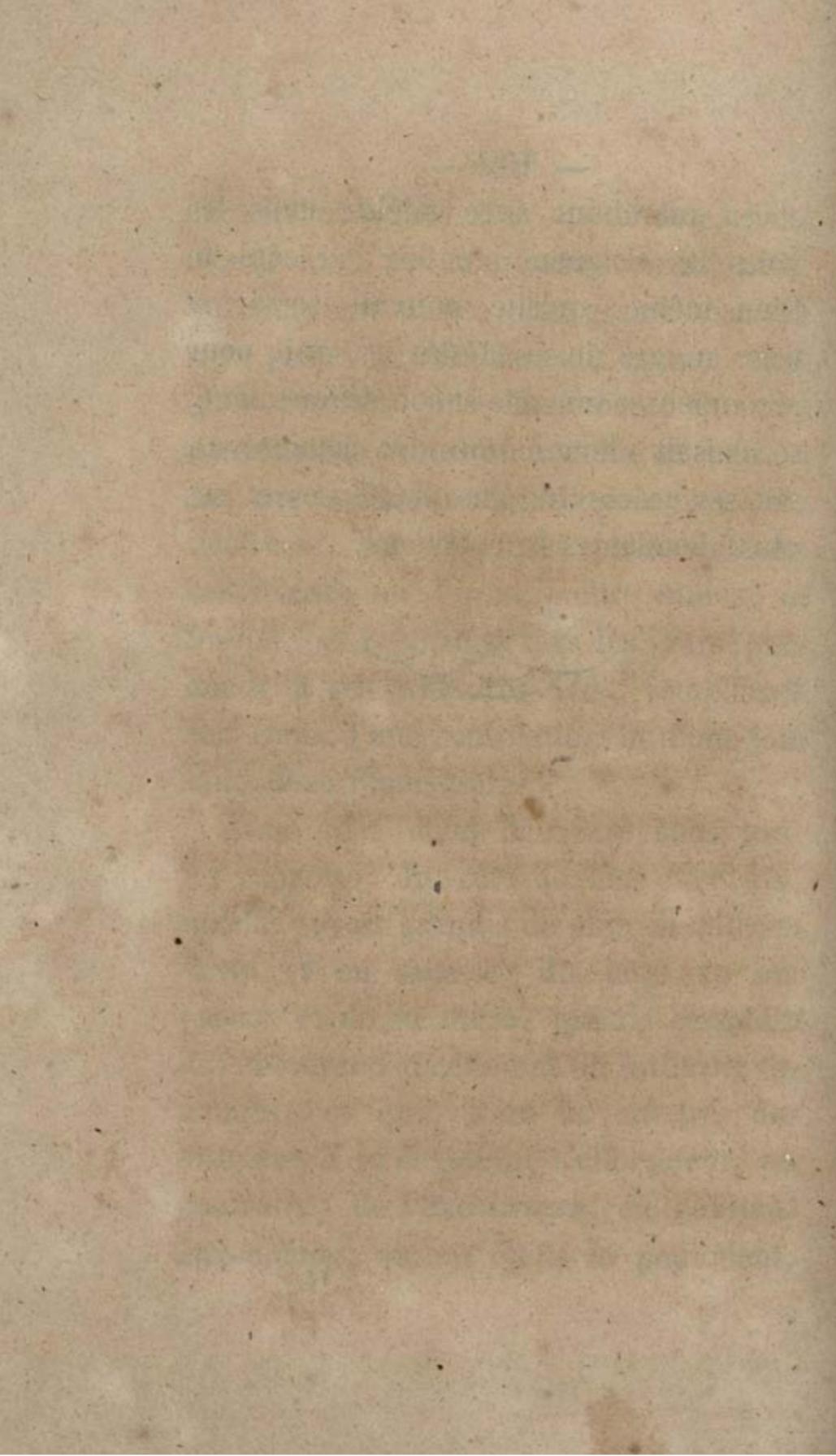
Toutefois, elle ne crut pas que sa tâche fût accomplie à l'égard de Joseph. Après sa première Communion, à mesure qu'il avançait en âge, sachant que les dangers augmentaient en proportion, elle redoubla de vigilance et multiplia ses prières, pour que Dieu daignât le protéger au milieu des écueils et des tempêtes, le préserver d'un triste naufrage et l'empêcher de périr. Elle le mit particulièrement sous la protection de la très Sainte et Immaculée Vierge Marie, qu'elle conjurait de le porter toujours dans ses mains puissantes. Enfin, pour seconder les saintes opérations de la grâce, elle ne cessait de donner à ce fils bien-aimé les plus sages conseils. Elle le pressait de s'éloigner toujours de ce qui pouvait porter atteinte à

sa piété et à sa vertu, et de fuir, par-dessus tout, les mauvaises compagnies, qui auraient été le plus grand obstacle à sa persévérance. Souvent même, afin qu'il profitât plus facilement de ses maternelles exhortations, elle se jetait à son cou et l'embrassait avec la plus vive tendresse. Au reste, ses prières et ses sollicitudes ne furent point vaines; et Joseph, se montrant tous les jours plus docile à ses salutaires avis, remplissait son cœur d'une consolation et d'une joie sans cesse renaissantes.

Anne était donc heureuse sous tous les rapports: du côté de son cher fils, qu'elle voyait grandir de plus en plus en vertu et en sagesse; du côté de son époux et de sa mère, qui ne cessaient de l'entourer d'affection et de mille prévenances, et qui, loin de mettre des obstacles à sa dévotion, s'efforçaient, au contraire, de l'encourager, en l'imitant eux-mêmes, autant qu'ils le pouvaient,

et en marchant avec fidélité dans les voies du Seigneur; enfin, du côté de Dieu même, qu'elle pouvait servir et prier au gré de ses désirs, et qui, pour récompenser son zèle et son dévouement, se plaisait, chaque jour, à répandre sur elle ses grâces les plus précieuses et ses plus abondantes bénédictions.





## CHAPITRE V.

**Epreuves diverses que Dieu ménage à Anne.—Mort de son époux.—Son fils est assassiné.—Elle adopte l'assassin.—Mort de Gertrude.—Les parents de Magloire font l'impossible pour dépouiller sa veuve de tous ses biens,**

---



En prévenant ainsi des plus rares fa-  
veurs sa pieuse et fidèle servante, Dieu  
voulait préparer et fortifier son âme pour  
les terribles épreuves par lesquelles il  
allait bientôt la faire passer.

Anne était arrivée à sa soixante-  
quatrième année, lorsque Magloire, qui  
avait à peu près le même âge, fut saisi  
d'une fièvre pernicieuse, qui l'enleva en  
trois jours de maladie, et plongea ainsi

toute sa famille dans l'affliction et dans le deuil. Sa pauvre veuve surtout, atterrée par une perte si cruelle et si imprévue, pleura cet époux avec des larmes de sang. Elle aurait infailliblement succombé à sa douleur, si elle n'avait été soutenue par la religion et par l'espérance de le revoir encore dans la céleste patrie, avec l'assurance de ne plus s'en séparer pendant l'éternité entière. Mais, cette pensée, qu'elle puisait dans sa foi, contribua puissamment à la consoler, et à ranimer son courage que sa profonde tristesse avait si grandement abattu. Bientôt donc, tout en continuant à donner des larmes à cet époux, objet de ses justes regrets, elle songea principalement à prier pour lui et à faire offrir souvent le saint Sacrifice, afin d'obtenir du Seigneur qu'il voulût recevoir son âme et l'introduire dans le séjour bienheureux où il couronne ses Elus.

Cependant il lui restait encore, lu-

mainement parlant, une autre consolation dans la tendresse de sa vieille mère, et surtout dans les soins empressés et affectueux que son cher fils ne cessait de lui prodiguer. Joseph, en effet, depuis la mort de son père, s'était fait un devoir de le remplacer, autant qu'il lui était possible, auprès d'Anne et de Gertrude, en se montrant, dans toutes les circonstances, leur appui et leur soutien. Il voulait par là leur rendre moins sensible une perte si douloureuse, s'il ne pouvait pas réussir à la leur faire oublier. En conséquence, il travaillait sans relâche et de toutes ses forces pour leur procurer toutes les douceurs de la vie.

Mais Anne ne devait pas jouir longtemps de cette consolation. Environ trois ans après la mort de Magloire, un jour que Joseph s'était rendu au travail, comme d'usage, elle l'attendait à la case pour prendre son repas; mais il ne paraissait point, quoique l'heure accoutumée fût pas-

sée depuis longtemps. Cette pauvre mère était dans l'anxiété et dans les plus vives angoisses, ne le voyant pas arriver. Impatiente, elle sortait, elle rentrait, elle ressortait : *toujours point de Joseph!* — Tout-à-coup elle entend crier dans la rue que ce cher enfant vient d'être assassiné! Un nègre barbare, nommé Pierre, un monstre, avec lequel il s'est pris de querelle, on ne sait pour quel motif, l'a mutilé et presque coupé par morceaux à coups de sabre!!!

Anne accourt au lieu où vient de se commettre cet affreux attentat! Elle voit ce cadavre sanglant, ces yeux éteints, ces membres palpitants encore! Elle se jette sur ce fils si cruellement égorgé; elle le couvre de baisers, l'arrose de ses larmes! Pendant qu'elle se lamente et se désespère, elle voit l'assassin venir à elle, encore tout couvert de sang et tenant dans sa main le fer meurtrier dont il s'est servi pour consommer son crime. Alors elle se

croit perdue ; mais elle ne recule pas. Elle attend la mort avec courage : trop heureuse d'aller , s'il était possible , se réunir dans le Ciel au fils infortuné qu'elle pleure ! — Mais, non ; ce monstre ne veut point lui donner la mort. Sachant que , d'après le code noir , son horrible forfait ne doit être puni qu'autant que la mère de sa victime demandera vengeance , ce misérable vient la prier de lui pardonner et de ne pas le livrer à la justice. — Ce n'est pas qu'il se repente de son crime. Il en aurait commis mille qu'il ne frémirait pas ! Mais, comme il est aussi lâche que cruel, il craint la mort qui le menace. Autant il lui est facile de la donner aux autres, autant il la redoute pour lui-même ; voilà pourquoi il vient demander grâce !

Que fera cette mère affligée dans une circonstance si terrible ? Ne repoussera-t-elle pas cet infâme assassin, comme elle en aurait le droit et comme la nature semble le lui inspirer ? Ou du moins, si elle lui par-

donne, ne mettra-t-elle pas une réserve à son pardon ? Ne lui dira-t-elle pas ?

« Oui, malheureux, je te pardonne, parce  
« que mon Dieu me le commande; mais  
« c'est à condition que tu ne paraîtras  
« plus en ma présence ; que tu iras te  
« reléguer au milieu des plus profondes  
« forêts , parmi les tigres auxquels tu  
« t'es rendu semblable ; que tu âs même  
« dépassés par ta cruauté ! Mais, prends  
« garde que je ne te revoie jamais ; car,  
« alors, je ne pourrais pas te répondre de  
moi-même ! » Non ; elle ne met point de conditions ni de bornes à son pardon.

Voyant ce scélérat à ses pieds, elle essuie ses larmes, le relève, l'embrasse et lui dit : « Hé bien ! puisque tu as tué mon  
« fils, c'est toi désormais qui le rempla-  
« ceras ! En présence de ce cadavre si  
« horriblement mutilé de ta main barbare  
« et sanguinaire, je t'adopte pour mon  
« enfant ! Tu comprendras par là à quel  
« prix je t'ai adopté ! »

Où cette mère désolée puise-t-elle des sentiments si généreux et une charité si sublime ?—Dans la pensée du Calvaire et de ce que fit Marie au moment où le Sauveur expirait pour le salut des hommes. Cette divine Mère était debout au pied de la Croix, et saint Jean était auprès d'elle. Alors, Jésus laissa tomber sur eux un regard de tendresse et dit à sa Mère : *Femme, voilà votre fils. Ensuite il dit à son disciple : Voilà votre Mère. Et, à cette heure, ce disciple la reçut pour sa Mère* (1).

Marie aussi, à cette même heure, reçut pour son fils ce bien-aimé disciple. Elle l'adopta, et avec lui elle adopta tous les hommes. Elle adopta par-là même tous les pécheurs, qui, selon l'expression de

---

(1) Quùm vidisset ergò Jesus Matrem, et discipulum stantem, quem diligebat, dicit Matri suæ : Mulier, eccè filius tuus. Deindè dicit discipulo : Eccè Mater tua. Et ex illâ horâ accepit eam discipulus in suâ. (Saint Jean, Ch. 19 V. 26 ; 27.)

l'Apôtre, crucifient de nouveau Jésus-Christ dans leur cœur (1). Elle adopta aussi, et les Juifs qui avait demandé avec tant d'acharnement la mort de son divin fils; et Pilate qui avait prononcé contre lui la plus inique de toutes les sentences; et cette populace aveugle qui l'insultait avec le dernier mépris; et cette soldatesque effrénée, qui venait de lui cracher au visage, de le couronner d'épines, de le flageller et de le meurtrir de coups; et les bourreaux eux-mêmes, qui l'avaient attaché avec tant de cruauté à cette Croix ignominieuse sur laquelle il mourait pour expier les péchés du monde et pour nous sauver.

C'est le souvenir de cette admirable adoption qui porta Anne à adopter l'indigne assassin de son malheureux fils. Et lorsque, dans la suite, on lui demandait

---

(19) *Rursùm crucifigentes in semetipsis filium Dei.* (Epit. aux Hébreux chap. 6, V. 6.)

comment elle avait eu le courage de prendre ainsi pour son enfant le meurtrier même de son propre fils, elle répondait avec sa simplicité ordinaire : « Puisque  
« maman Marie a été bonne jusqu'à nous  
« recevoir pour ses enfants, malgré que,  
« par nos péchés, nous ayons fait mourir  
« son fils adorable, il faut bien que nous  
soyons aussi un peu bons nous-mêmes » .

A la vue de tant de générosité et du grand sacrifice que cette héroïque mère vient de s'imposer pour un coupable assassin, on s' imagine naturellement que ce malheureux, accablé de remords, fondant en larmes, va se jeter à ses pieds et s'épuiser en remerciements. On s' imagine qu'il va, durant le reste de sa vie, s'efforcer de lui faire oublier la perte si cruelle et si douloureuse qu'il lui a causée par son affreux attentat, en lui témoignant, tous les jours, une reconnaissance sans bornes et une affection vraiment filiale, et en travaillant de toutes ses forces pour pour-

voir à ses besoins et à ceux de la vieille Gertrude.— C'était bien là, en effet, ce qu'aurait dû lui inspirer un si grand bienfait, si un pareil monstre eût été capable de quelque bon sentiment. Mais, au lieu de la reconnaissance et de l'amour qu'il devait à cette mère généreuse, il ne cessa, au contraire, tout le temps qu'il vécut, de l'abreuver d'amertume. Loin de travailler pour elle, il vivait dans l'oisiveté la plus complète, et il souffrait que cette pauvre femme, malgré son grand âge, fit tout pour l'entretenir lui-même. Tous les jours, il venait manger ce qu'elle avait préparé; et puis, s'il trouvait de l'argent qu'elle n'eût pas eu soin de lui cacher, il s'en emparait pour aller le dévorer dans les cabarets, et il revenait le soir pour manger encore et pour insulter cette bonne mère. — Anne souffrait tout avec une patience invincible, et se contentait de pleurer et de prier pour cet ingrat. Souvent elle se jetait à ses pieds pour le conjurer

de faire pénitence. — Il ne lui répondait que par des outrages et des blasphèmes.

Enfin, après huit ans de sacrifices, de prières et de larmes, Anne voit ce malheureux atteint d'une maladie mortelle, qui ne doit pas tarder à le conduire au tombeau. Le voyant perdu, elle redouble ses efforts pour tâcher de sauver cette âme prête à paraître devant le tribunal redoutable chargée de tant d'iniquités. Elle se jette au pied de son lit de douleur, lui prend la main, la baise avec tendresse, l'arrose de ses larmes, et le supplie de ne pas s'aveugler davantage.

« Il est temps, mon cher enfant, lui dit-  
« elle, il est temps de revenir au Seigneur  
« et d'implorer sa miséricorde. Tâche,  
« par les larmes d'un véritable repentir,  
« de fléchir sa divine justice si grande-  
« ment irritée par tes crimes. Il est bon,  
« mon fils, le Dieu que nous adorons; il  
« ne demande, pour te pardonner, qu'un  
« retour sincère vers lui. Mais, ne tarde

« pas davantage à recourir à ses immen-  
« ses bontés; car, tu vas mourrir, et  
« plus tard tu ne le pourrais plus ! » —  
Elle n'entend encore, dans ce moment  
suprême, que des outrages, des blasphèmes  
et des imprécations ! Désolée et presque  
désespérée, elle quitte ce malheureux  
et vient à la hâte trouver son confesseur.

« Mon père, lui dit-elle, cet homme pour  
« qui j'ai tout fait; que j'ai adopté pour  
« mon enfant, au moment où il venait  
« d'assassiner le mien; cet homme que  
« j'ai conjuré tant de fois de faire pénitence,  
« sans jamais pouvoir le gagner; le malheureux  
« Pierre est au lit de la mort, et il blasphème  
« encore. Il va mourir, mon père, et tomber dans  
« l'enfer, si vous ne parvenez à le sauver!  
« Mais, peut-être le ministère auguste dont le  
« Seigneur vous a revêtu pour le salut des âmes,  
« donnera-t-il à vos paroles plus d'empire qu'aux  
« miennes ! Peut-être réussirez-vous à ramener

« cette âme sur le point de paraître de-  
« vant Dieu dans un état si déplorable !  
« Accourez-donc, mon cher *mon père*,  
« je vous en supplie, accourez auprès de  
« lui et sauvez son âme ! »

Le missionnaire, on le comprend, ne se fait point prier pour aller au secours d'un malade, et surtout d'un malade qui en a tant besoin. Il part, il vole, et il arrive bien longtemps avant la mère, dont l'âge avancé a ralenti la marche. Il parle à cet homme, il le presse, il le conjure, par tout ce qu'il a de plus cher au monde, par les entrailles de la miséricorde divine, par le sang de Jésus-Christ, par son bonheur éternel, de ne pas s'aveugler plus longtemps ! Il le prend de toutes les manières ; et, soit par le zèle qu'il déploie pour le toucher et le convertir ; soit par les prières et les larmes de la mère, et surtout par le grand sacrifice qu'elle a fait pour lui en l'adoptant pour son enfant ; ce malheureux entre tout-à-coup

dans d'autres sentiments, donne des marques d'une contrition sincère, se confesse aussi bien que le permet son état, reçoit l'absolution, et, après qu'il a publiquement demandé pardon à Dieu et aux hommes de ses crimes et de ses scandales, et à Anne de tous les chagrins qu'il lui a causés, on lui administre le Sacrement des infirmes, et il expire entre les bras du confesseur et de sa bonne mère (1).

Anne se consola un peu, en le voyant mourir dans la religion. Mais elle ne l'oublia pas pour cela. Elle savait combien il

---

(1) Quelque extraordinaire et quelque incroyable que ce fait puisse paraître, il est vrai en tous points. J'ai été moi-même témoin des dernières dispositions de cet infortuné. Après s'être endurci jusqu'au dernier moment, il parut enfin tout-à-coup touché de la grâce, et reçut avec des signes non équivoques de componction, les sacrements que je lui administrai en 1844. Quant aux circonstances qui ne se sont point passées sous mes yeux, je les ai apprises de la bouche même des diverses personnes, si dignes de foi, dont j'ai parlé dans mon introduction.

pouvait avoir besoin de prières, après une vie toute criminelle, et jusqu'à ce qu'elle quitta elle-même ce monde, elle faisait dire tous les mois une Messe pour le repos de son âme ; sans compter toutes les prières et les bonnes œuvres qu'elle offrait chaque jour au Seigneur pour lui.

Cependant, en 1843, deux ans après la mort de Pierre, Anne eut la douleur de perdre sa mère; ce qui augmenta encore ses larmes et ses amertumes, sans qu'il restât dans sa famille personne pour les partager. Toutefois, sa religion ne lui fit pas défaut; et elle supporta cette nouvelle épreuve, ainsi que toutes les autres, avec un courage et une résignation vraiment admirables. Car, tout en pleurant cette mère chérie, qui avait été, pendant si longtemps, la fidèle compagne de toutes ses joies, de toutes ses peines, de toutes ses souffrances, elle se consolait dans l'espoir d'aller bientôt la rejoindre dans le séjour des bienheureux. Elle se consolait surtout

en priant pour elle, et en faisant offrir souvent la victime de propitiation, pour demander à Dieu qu'il daignât lui accorder au plus tôt un lieu de rafraîchissement et de paix. Elle en faisait autant pour son cher Joseph qu'une mort si prompte et si tragique lui avait enlevé, sans lui donner le temps de se préparer à ce terrible passage. Nous avons déjà dit tout ce qu'elle faisait à ce sujet pour Magloire et pour Pierre: nous ne le répéterons point ici.

Mais le Seigneur avait réservé à sa pieuse servante des épreuves et des tribulations d'un autre genre. Après la mort de son époux et de son fils, des parents très-éloignés, les seuls qu'ils avaient sur la terre, la voyant abandonnée et sans défense, voulurent la dépouiller de deux maisons qu'elle avait fait bâtir de concert avec Magloire, et qui étaient sa seule ressource. Pour cela, ils alléguaient que tous les biens acquis pendant le mariage appartiennent au mari, comme chef de la

famille, et que, celui-ci étant mort, ainsi que son fils, sans laisser de testament, tout devait leur revenir, puisqu'ils étaient les seuls héritiers naturels. Mais ils ne faisaient pas attention que, Anne et son époux étant mariés sous le régime de communauté, la moitié appartenait à la femme, et que l'autre moitié devait aussi lui revenir, puisque Joseph ne laissait point de descendants pour recevoir son héritage, et que les autres parents étaient trop éloignés pour que les lois reconnussent leurs droits et appuyassent leurs prétentions.

Cependant, quelque bonne que fût sa cause, Anne allait consentir, pour le bien de la paix, à leur abandonner tout, si son directeur, qu'elle consulta, ne lui avait ordonné de mettre son affaire entre les mains de la justice, et de s'en rapporter à ce qu'elle déciderait. — « Sans  
« doute, lui dit-il, vous ne devez pas  
« cesser d'aimer vos adversaires et de

« prier pour eux ; mais, ayant de quoi  
« vous suffire, il ne vous conviendrait  
« pas de vous laisser dépouiller de vos  
« biens, et de devenir ainsi à charge à  
« la société. » — Anne obéit, et, comme  
on devait s'y attendre, elle gagna son  
procès en première et seconde instance.  
Mais, plus tard, la Cour de Cassation  
ayant annullé le jugement pour défaut de  
forme, on fit croire à cette vertueuse fem-  
me qu'elle avait perdu en France. Elle se  
disposait donc à quitter ses deux cases.  
Toutefois, avant de rien faire, elle alla  
encore trouver son confesseur, qui,  
après lui avoir expliqué dans quel sens  
on devait entendre l'arrêt de cette cour  
suprême, lui dit que sa cause n'était nul-  
lement perdue ; que tout était à recom-  
mencer, et qu'il fallait attendre, pour  
sortir de ses biens, d'y être condamnée  
par un autre tribunal ; ce qui lui parais-  
sait impossible. Aussi les adversaires le  
comprirent parfaitement, et ils se donnè-

rent bien de garde d'entreprendre un nouveau procès, qui n'aurait pu être que très-dispendieux pour eux. Seulement, pour réussir à déposséder cette pauvre veuve, ils eurent recours à une ruse qui ne pouvait être inspirée que par l'enfer.

Un jour, comme elle sortait de l'église, où, après avoir reçu son Créateur, elle avait passé toute la matinée en prières, ils l'attendaient à la porte, et ils lui enjoignirent de les suivre. — L'humble et vertueuse servante de Dieu, qui se serait laissé mener à l'échafaud sans se plaindre, surtout aux jours de communion, n'opposa aucune résistance. — Ils la conduisirent donc à leur case, où ils avaient d'avance fait venir un notaire. Aussitôt qu'elle fut entrée, cet officier public se mit à écrire un acte de donation entre vifs, dont il fit ensuite la lecture devant Anne, lui demandant si c'était là l'expression de sa volonté. — Elle répondit : *Je ne sais ce que vous avez mis sur ce papier,*

*mais faites tout ce que vous voudrez.* — Sur cela, on signa cet acte inique, et le lendemain on vint intimer à cette sainte veuve l'ordre de quitter de suite les deux maisons, lui disant qu'elle ne pouvait plus prétendre qu'elles lui appartenissent, puisqu'elle les leur avait données. — Anne alors se prit à pleurer. Elle se disposa néanmoins à faire l'abandon de tout. Seulement elle demanda qu'on voulût du moins lui laisser deux petites chambres : l'une, pour y faire sa résidence, l'autre, pour loger une pauvre femme abandonnée, avec trois enfants en bas âge, à laquelle elle avait offert un asile, depuis plusieurs années, promettant de payer pour elle et pour cette famille malheureuse. — A cette condition on consentit à lui accorder ce qu'elle désirait. — Mais elle n'eut pas longtemps à payer. Deux mois après, son directeur ayant appris tout ce qui s'était passé, lui défendit de plus rien donner, jusqu'à ce qu'on la

forçât, par des moyens légaux, à l'exécution de cet acte injuste. Elle obéit cette fois comme toujours, et l'on ne songea plus à l'inquiéter, parce qu'on craignit avec raison la sévérité de la justice.

Cette bonne et sainte créole demeura donc désormais paisible possesseur de ses deux cases. Ce fut là le terme de toutes ses tribulations, qu'elle avait, du reste, constamment supportées en esprit de pénitence et avec un détachement et une patience inaltérables; ayant pour principe et pour devise *qu'il faut tout faire et tout souffrir pour l'amour de Jésus-Christ, rendre le bien pour le mal, aimer ses ennemis, et prier pour ceux qui nous persécutent.*

C'est dans cette charité, dans sa religion, dans sa confiance en Dieu, qu'Anne puisa toujours cette force invincible qui la mit au-dessus de toutes les adversités, et fit que, ses peines, ses chagrins et ses malheurs, loin de diminuer ou d'altérer ses admirables

vertus, ne servirent qu'à les accroître et à les épurer tous les jours davantage

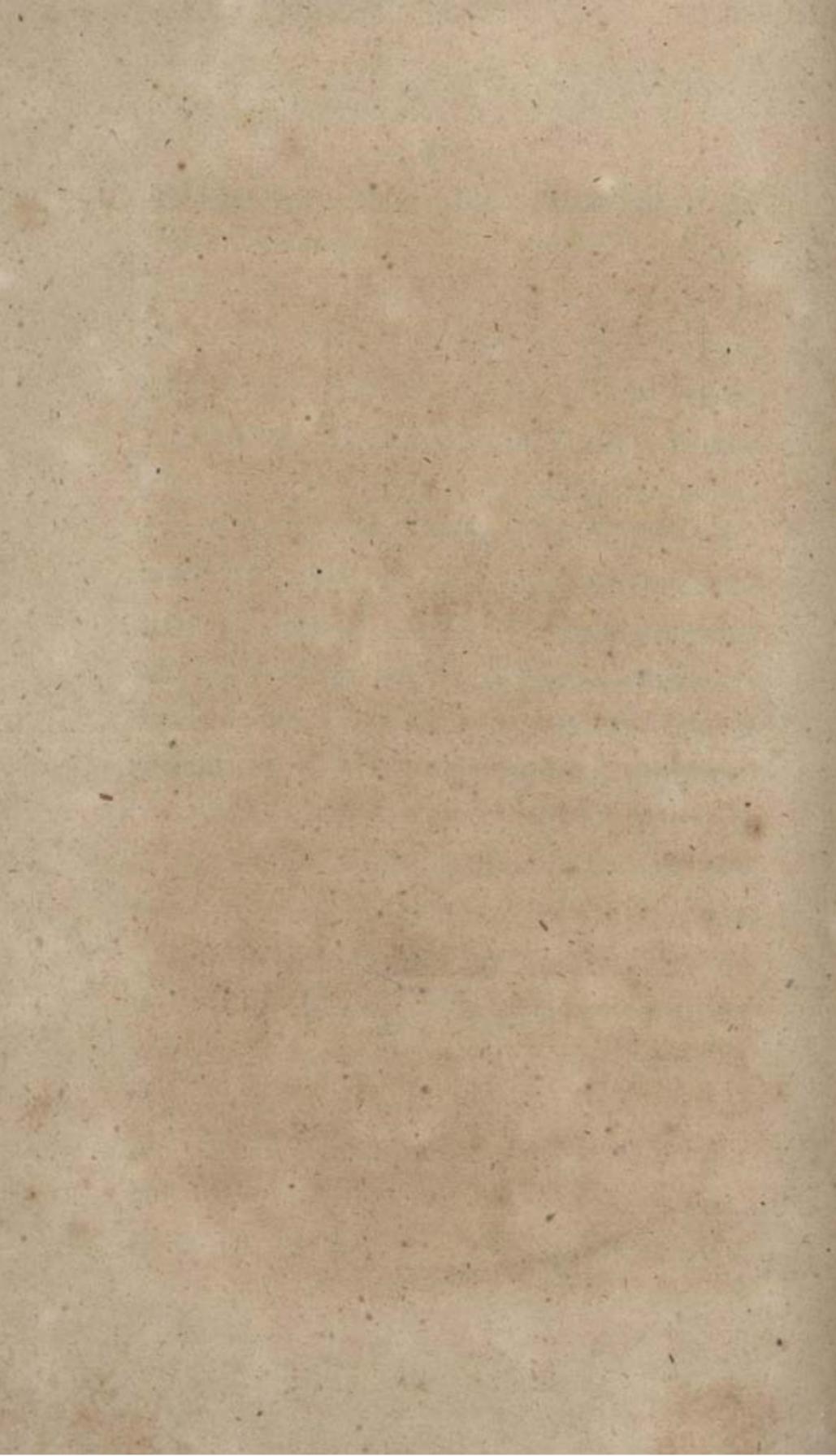
Cependant, tous ces traits sublimes que je viens de raconter simplement et sans commentaire, dans ce chapitre et dans les précédents, passèrent presque inaperçus et tombèrent bientôt dans un entier oubli ; parce que, Anne étant la fille d'une africaine, d'une esclave, ancienne esclave elle-même, et, comme on le disait dans le pays, *une femme de couleur*, tout ce qu'elle pouvait faire ne paraissait digne d'aucune attention. Ainsi, ce désintéressement sans bornes qu'elle montra, lorsque, pour éviter des procès et des disputes, elle voulut renoncer à tout ce qu'elle possédait ; son admirable résignation, au milieu des pertes et des malheurs dont elle fut si souvent éprouvée ; cette patience et ce courage invincibles qui ne se démentirent jamais parmi les plus grandes souffrances et les outrages les plus sanglants ; ce pardon généreux

du meurtrier de son fils , et son adoption encore plus étonnante ; en un mot, ses actions et ses vertus les plus éclatantes et les plus héroïques , dont le bruit aurait rempli l'univers entier , si elles avaient eu pour auteur une personne *blanche*, restèrent , pour ainsi dire, totalement ignorées, parce qu'elles étaient les faits d'une humble *mulâtresse* ; et on croyait avoir accordé à Anne assez de louanges, quand on avait prononcé à son sujet ces paroles insignifiantes : *La veuve Magloire est une femme estimable.*

Il ne convenait pas cependant que tant de rares mérites restassent pour toujours ensevelis sous le boisseau , et j'ai cru que c'était un devoir pour un Missionnaire de faire connaître cette sainte créole, qu'on peut bien appeler , malgré son humilité et la bassesse de son origine, une véritable héroïne chrétienne. J'ai donc voulu combattre ici, non par des raisonnements, mais par des faits, l'injuste prévention

des colons contre *les nègres et les gens de couleur*, qui les a toujours portés à mépriser, ou du moins à déprécier, tout ce qui se faisait dans l'une ou l'autre de ces deux classes. Ce n'est pas, à Dieu ne plaise, par esprit de parti, que je fais cette remarque. C'est pour être impartial et équitable, et pour faire voir que la vertu est belle partout où elle se trouve, et qu'on doit lui rendre hommage, sous quelque forme qu'elle se présente, chez le pauvre comme chez le riche, chez l'ignorant comme chez le savant, chez le serviteur comme chez le maître, chez le noir comme chez le blanc.





## CHAPITRE VI.

**Dernières années d'Anne Gertrude.—  
Comment elle fait servir à sa sanc-  
tification la paix que Dieu lui a pro-  
curée.**





Le calme avait succédé à la tempête ,  
et Anne , après dix-huit ans d'épreuves  
et d'adversités , pouvait enfin goûter la  
paix , qu'elle avait , depuis si longtemps,  
vainement désirée. Elle en rendit au Sei-  
gneur de profondes actions de grâce , et  
elle en profita pour le servir avec plus de  
fidélité qu'elle ne l'avait encore fait , et  
pour travailler plus efficacement et avec  
une ardeur nouvelle au salut de son âme.

Comme son grand âge et ses infirmités l'avertissaient déjà de sa fin prochaine, et ne lui permettaient plus guère de se livrer à des occupations corporelles, elle s'adonna, presque exclusivement, aux exercices spirituels, aux œuvres de charité et de religion. Elle ne les interrompait que pour les raisons que nous dirons plus bas, et pendant quelques heures de sommeil qu'elle était obligée de prendre, pour soutenir et réparer ses forces.

Voici comment elle partageait ses journées: Tous les matins, elle assistait, avec une piété remarquable à toutes les Messes, qui se disaient; et elle restait à l'église, tout absorbée dans la prière et dans la méditation, depuis six heures jusqu'à dix. Alors, elle sortait de la maison de Dieu, pour aller préparer un repas modeste et frugal, qu'elle partageait toujours avec le pauvre, principalement avec cette famille délaissée, à laquelle son cœur charitable et compatissant avait accordé une

hospitalité si généreuse. Après son dîner, elle s'occupait jusqu'à midi, autant que le comportait sa faiblesse, du soin de son humble ménage et d'un petit commerce de fruits, qu'elle revendait, afin de pouvoir gagner *quelques sous marqués*, selon son expression naïve, pour faire ses bonnes œuvres. Puis, elle courait, durant trois ou quatre heures, pour visiter les malades, pour consoler les affligés et pour soulager l'infortune dans la mesure de ses pauvres moyens.

Pour comprendre tout le mérite de ces visites, où la poussait, tous les jours, son ardente charité, il est à propos de savoir que les malheureux qu'elle cherchait ainsi à consoler et à soulager, étaient, pour la plupart, des lépreux, c'est-à-dire, les hommes les plus affligés, les plus cruellement tourmentés qu'il soit possible de trouver sur la terre.

La lèpre, en effet, est la plus aigüe, la plus cuisante, la plus terrible de toutes les ma-

ladies. C'est une maladie, qui attaque ses tristes victimes dans tous les membres et dans toutes les parties de leur corps ; qui les couvre de taches livides et d'ulcères affreux ; qui les ronge de toute part ; qui dévore leur peau, leur chair, leurs os et jusqu'à la moëlle de leurs os ; qui leur fait souffrir des douleurs si vives, si insupportables, qu'il leur semble incessamment être plongées dans un feu dévorant, ou dans une chaudière d'huile bouillante. Aussi, quel déchirant spectacle présente la vue de ses infortunés ! Leurs membres tombent par lambeaux et finissent par disparaître ! Ceux-ci n'ont plus de doigts ; ceux-là plus de mains ni de pieds ; d'autres n'ont plus ni bras ni jambes ; enfin, quelques uns n'ont plus de figure ! Menton, joues, nez, bouche, langue même : tout a disparu ! L'horrible lèpre a tout dévoré, tout détruit !!!

Du moment où une personne est atteinte de cette cruelle maladie, on peut la re-

garder comme morte : Morte , parce que son mal doit la conduire infailliblement au tombeau ; morte , parce que les douleurs épouvantables qu'elle endure lui font désirer mille fois la mort ; morte , parce que ses amis , ses parents , sa famille , tout le monde , en un mot , l'abandonne , ne pouvant supporter la vue de tant de plaies hideuses dont elle est couverte ; morte enfin , parce que le corps qu'elle traîne encore est un véritable cadavre , d'où s'exhale une odeur fétide , qui ferait reculer l'homme le plus courageux !

Ainsi abandonnés , ne sachant à qui avoir recours , se faisant horreur à eux-mêmes , ces infortunés lépreux poussent des cris lamentables et se livrent au plus affreux désespoir !

A la vue de tant de maux et de tant de souffrances , la charité chrétienne s'émeut . Le prêtre , la religieuse , toutes les personnes vraiment animées de l'esprit de Dieu , s'empressent autour de ces mal-

heureux, pour les consoler et les secourir.

Anne surtout, malgré son grand âge, était toujours la première et la plus empressée. Elle volait partout où elle devait trouver l'occasion d'essuyer les larmes de ces pauvres lépreux. Ni le danger de contracter une maladie si redoutable et si contagieuse, ni ce qu'elle avait de dégoûtant à la vue, ni l'odeur insupportable qu'elle répandait : rien ne pouvait l'arrêter. Elle prodiguait, tous les jours, à ces infortunés les soins les plus généreux, les plus charitables et les plus dévoués. Aux uns, elle offrait du linge pour bander leurs plaies. Aux autres, elle présentait une nourriture bienfaisante pour soutenir leurs forces. Quand ils n'avaient point de bouche pour recevoir les aliments, elle les plaçait avec précaution à l'entrée de leur gosier, pour qu'ils pussent ainsi les avaler. Ici, elle les aidait à se lever, les faisait asseoir sur une natte ou une feuille de palmier, et

mettait ensuite son bonheur à remuer la paille de leur pauvre grabat. Là, pour si dégoûtants que pussent être les ulcères dont ils étaient couverts, elle les nettoyait, les baisait même quelquefois! Quelle charité! Quel héroïque courage!

Lorsqu'Anne avait fini le cours de ses visites, vers quatre heures du soir, elle rentrait à l'église, et passait le reste du jour devant le Très-Saint Sacrement, ou devant l'autel de Marie. Quand la nuit était venue, elle regagnait sa case, où, après avoir mangé sa *pimentade* (1), et

---

(1) *Pimentade*: Soupe au poisson, dans laquelle on met ordinairement beaucoup de *Piment* et où la *Cassave* et le *Couac* servent de pain.

1° Le piment est un fruit qui ressemble beaucoup à nos cerises, soit pour la grosseur, soit pour la couleur, soit pour la forme. Il est d'un piquant si fort, qu'on croit avoir du feu dans la bouche, quand on essaie de le manger pur, pour si petite, d'ailleurs, qu'en soit la dose.

2° La cossave est un pain fait avec la farine de la racine du manioc.

bu un *couï*(1) d'eau, elle recevait les vieilles *gangans*(2) et les enfants de la première communion, qui se réunissaient en foule chez elle, pour se livrer à des conversations chrétiennes, à des lectures édifiantes et au chant de saints cantiques.

Il serait impossible d'exprimer tout ce qu'offraient de touchant ces pieuses réunions. Il faut y avoir assisté pour en avoir une idée exacte. Tout le monde était ravi d'admiration en voyant cette femme vénérable parcourir les rangs, et adresser à chacun des paroles pleines d'une bienveillante tendresse. Ici, elle donnait à de jeu-

---

5° Le couac se fait encore avec la farine du manioc, cuite par petits grains, à peu près de la grosseur du plomb de chasse.

(1) *Couï*: espèce de tasse faite avec le fruit du calabassier. Ce fruit ressemble à une courge qui sortirait de l'écorce d'un arbre, soit sur le tronc, soit sur les branches.

(2) On appelle *gangans* les vieilles négresses. Elles sont, pour l'ordinaire, très-pieuses.

nes enfants des leçons de sagesse, d'amour de Dieu, et de la plus suave et la plus affectueuse piété. Là, elle encourageait une mère de famille, et l'exhortait à bien élever ses enfants, à veiller sur leur conduite, à les reprendre de leurs défauts, à leur donner le bon exemple. Plus loin, elle versait dans un cœur ulcéré par la douleur le baume des divines consolations. Tous ses discours respiraient la plus parfaite charité; tous exhalaient le parfum de ses célestes vertus. On ne pouvait jamais se lasser de l'entendre.

« Mes amis, disait-elle souvent aux  
« personnes qui l'entouraient, Dieu est  
« si bon qu'il faudrait être les plus aveu-  
« gles et les plus ingrates des créatures,  
« pour ne pas l'aimer de tout son cœur  
« et pour ne pas le servir avec fidélité.  
« Prions-le tous ensemble, par l'entre-  
« mise de la bonne Vierge, de daigner  
« nous bénir et nous accorder toutes les  
« grâces qui nous sont nécessaires pour

« parvenir à l'éternel bonheur ! » — Enfin la soirée se terminait par la prière et le chapelet ; puis, chacun se retirait en silence pour aller prendre son repos.

Anne, restée seule, veillait encore jusqu'à minuit, pour prier pour ses parents défunts et pour les âmes du purgatoire les plus abandonnées ; et surtout pour pleurer les égarements de sa jeunesse, qu'elle avait sans cesse présents, comme un fardeau accablant qui pesait sur son cœur, comme un ver rongeur qui le déchirait. Ensuite, elle se mettait au lit, pendant cinq heures, pour reprendre le lendemain les mêmes exercices.

Cependant, ces larmes de componction qu'elle répandait devant Dieu, ainsi que nous venons de le voir, ne se renfermaient pas entièrement dans le secret de sa case et dans le silence de la nuit. Elles étaient, pour ainsi dire, le fruit de tous ses instants. Elles l'accompagnaient partout, au pied des saints Autels, dans ses visites, et

jusque dans les rues; et, quelque soin qu'elle prît pour les dérober aux regards des hommes, elle n'y réussissait pas tellement, qu'elles ne trahissent, bien souvent, sa modestie et son humilité. Au reste, elle en avait versé, depuis sa conversion, une si grande abondance, que sa figure en était, en quelque sorte, toute sillonnée, et qu'on en découvrait sur ses joues décharnées l'empreinte profonde.

Mais, c'était au confessionnal surtout, que, se rappelant tous ses anciens désordres et les immenses miséricordes de Dieu, qui avait daigné l'en retirer, elle redoublait ses pleurs et laissait échapper de sa poitrine oppressée des soupirs et des sanglots qu'on pouvait entendre dans toute l'enceinte sacrée. Telle était, parfois, la puissance de sa douleur, qu'elle était forcée de s'arrêter tout-à-coup ne pouvant plus parler.

On demandera peut-être ce qui put inspirer à cette humble créole de tels

sentiments, et où ses larmes et ses regrets pouvaient avoir leur source?—Ne la cherchons point ailleurs que dans son amour pour Dieu, dans son grand esprit de foi, et dans le désir ardent qu'elle avait de sanctifier et de sauver son âme. C'est pourquoi, on la voyait faire, tous les jours, de nouveaux efforts, non-seulement pour réparer les fautes de sa jeunesse, mais aussi pour éviter tout ce qui pouvait déplaire à celui qu'elle appelait son bon Maître et son juste Juge, pour se rendre agréable à ses yeux, et pour mériter ses éternelles récompenses. C'est à cette fin qu'elle avait toujours rapporté toutes ses souffrances, ses pertes, ses chagrins, et les maux de toute espèce par lesquels il avait plu à la Providence de la visiter en tant de circonstances. C'est encore dans ce but qu'elle faisait, chaque jour, toutes ses actions, toutes ses prières, toutes ses bonnes œuvres. C'est pour cela qu'elle assistait, avec une piété si douce et si tendre,

à l'auguste Sacrifice de nos autels, et qu'elle passait des heures si longues et si délicieuses au pied du tabernacle, pour adorer le Dieu d'amour caché dans l'Eucharistie. C'est pour cela, enfin, qu'elle implorait dans tous ses besoins, avec une confiance sans bornes, la protection du Ciel, et qu'elle demandait au Seigneur, avec de continuelles instances, sa grâce toute-puissante, pour triompher des pièges de l'enfer, et pour demeurer fidèle, jusqu'au dernier soupir, dans la pratique de son saint amour et dans l'inviolable observation de ses divines lois.

Mais, si, tous les jours, Anne se montrait animée d'une foi si vive, et mettait tant d'empressement et de zèle pour honorer le Dieu de sainteté et pour opérer son salut; c'était surtout le Dimanche, et aux jours de fête, qu'on remarquait en elle un admirable redoublement de ferveur. Alors, dès la première aurore, elle se rendait dans le temple du Seigneur, et là, pros-

ternée et anéantie devant son sanctuaire, elle lui offrait l'hommage de ses adorations profondes, et le conjurait de lui accorder ses grâces précieuses, pour sanctifier dignement ce jour consacré à sa gloire. Elle assistait ensuite aux divins offices avec une piété angélique, et elle n'interrompait sa prière et ne sortait de l'église, que lorsque, ses forces venant à défaillir, elle devait aller les réparer par quelques moments de repos, et en prenant la nourriture indispensable pour se soutenir. Après cela, elle retournait aux pieds de son bon Maître, où elle restait, jusqu'à la nuit, en adoration, et savourait avec délices toutes les douceurs de l'amour divin.

Cependant, pour si beaux et généreux que ces sentiments puissent paraître, et qu'ils soient en effet, Anne ne s'en contentait pas. Elle les poussait encore bien plus loin, surtout aux fêtes de notre Seigneur J.-C., de son humble naissance,

de sa douloureuse passion, de sa résurrection glorieuse, de son ascension triomphante; à celle du Très-Saint Sacrement, à celle de la Pentecôte ou de la descente du Saint-Esprit, à toutes celles de la très-sainte Vierge, à la Toussaint et aux autres principales fêtes. C'était alors surtout qu'elle se montrait pénétrée d'une ferveur toute particulière, et d'un amour de Dieu toujours plus ardent. Afin de mieux célébrer ces solennités, elle faisait tout pour se rendre digne de s'approcher de la divine Eucharistie, et pour la recevoir avec les dispositions les plus parfaites et les plus saintes. Alors, son aimable Jésus, qui avait daigné descendre dans son âme, lui faisait goûter tant de bonheur et de consolation, qu'elle en était tout inondée; à tel point que, quelquefois, on voyait ses yeux et son visage changer tout-à-coup et briller d'un éclat vraiment céleste. Aussi, aurait-elle voulu, si elle n'avait écouté que les désirs de son cœur,

participer tous les jours à ce Sacrement d'amour. Mais, son humilité lui représentant sans cesse sa misère et son indignité, elle se bornait, de l'avis de son directeur, à le recevoir deux fois par mois, outre les communions qu'elle faisait à toutes les fêtes dont nous venons de parler.

Tels étaient les profonds sentiments d'amour de Dieu, et la piété tendre et sincère dont Anne était pénétrée, surtout dans les dernières années de sa vie; et telles furent aussi les grâces précieuses et les abondantes consolations par les quelles le Seigneur se plut à récompenser son zèle et son dévouement. Or, sa dévotion envers Marie n'était, en proportion, ni moins vive, ni moins généreuse que celle qu'elle avait pour son divin fils. Toujours elle se faisait un bonheur de l'appeler sa *bonne Mère*, et elle l'aimait, en effet, d'un amour vraiment filial. Elle l'invoquait dans tous ses besoins et dans toutes ses entreprises, comme son unique refuge

et comme le guide bienfaisant qui devait diriger ses pas. Elle la priait sans cesse de l'éclairer dans ses doutes, de la consoler dans ses peines, de la fortifier dans sa faiblesse, de la défendre dans les dangers, de la soutenir dans les tentations, de la relever dans ses chutes, de la faire triompher de toutes les embuches de l'ennemi.

Persuadée que cette auguste Vierge est la dispensatrice des trésors de Jésus-Christ et le canal précieux par lequel il nous communique ses grâces; qu'elle est notre puissante médiatrice auprès du divin Médiateur, et que c'est surtout par son intercession qu'on arrive au salut, elle la conjurait, avec de vives et perpétuelles instances, de daigner la bénir et la conduire au séjour de la bienheureuse éternité.

Pour mieux témoigner sa confiance et son amour à cette glorieuse Reine des Cieux, et se rendre de plus en plus digne de sa protection et de ses faveurs, elle ré-

citait tous les jours en son honneur, avec une singulière dévotion, les prières si touchantes et en même-temps si efficaces du saint Rosaire; et, toutes les fois qu'elle était à l'église, elle ne manquait jamais d'aller se prosterner, pendant quelque temps, devant son autel et devant son image bénie. Pour n'être point privée, en quelque sorte, même la nuit, de l'aimable présence de cette immaculée Mère de Dieu, elle avait dressé dans sa chambre, auprès de son lit, un petit oratoire, qu'elle ornait avec tout le soin dont elle était capable, et où elle avait placé un crucifix, avec une petite statue de cette bienheureuse Vierge. C'était là, tant qu'elle était dans sa case, qu'elle faisait toutes ses prières et ses méditations. Elle disait souvent avec naïveté, en montrant cette douce image : *Voilà ma bonne maman et ma bonne compagne, qui veille sur moi, même lorsque je sommeille.*

Mais, c'était surtout pendant le beau

mois que l'Église a spécialement consacré au culte de Marie, qu'Anne redoublait encore de zèle et d'empressement, pour lui rendre tous les hommages dont elle était capable, et pour tâcher de mériter son amour et ses bienfaits. Alors, outre qu'elle ne manquait jamais d'assister aux exercices publics qui se faisaient en son honneur, elle réunissait tous les jours, à midi, toutes ses fidèles amies de dévotion, et offrait avec elles, à cette bonne Mère, des prières particulières, dans lesquelles elle pouvait librement épancher son cœur et exprimer les affectueux sentiments dont il était animé pour elle.

Cependant, Marie n'était pas la seule protectrice qu'Anne invoquât. Elle avait encore une grande confiance en plusieurs autres Saints, et elle se recommandait souvent à son Ange gardien, à sa sainte patronne, à saint Joseph, à saint Jean-Baptiste, au disciple bien-aimé du Sauveur, aux apôtres saint Pierre et saint Paul, et

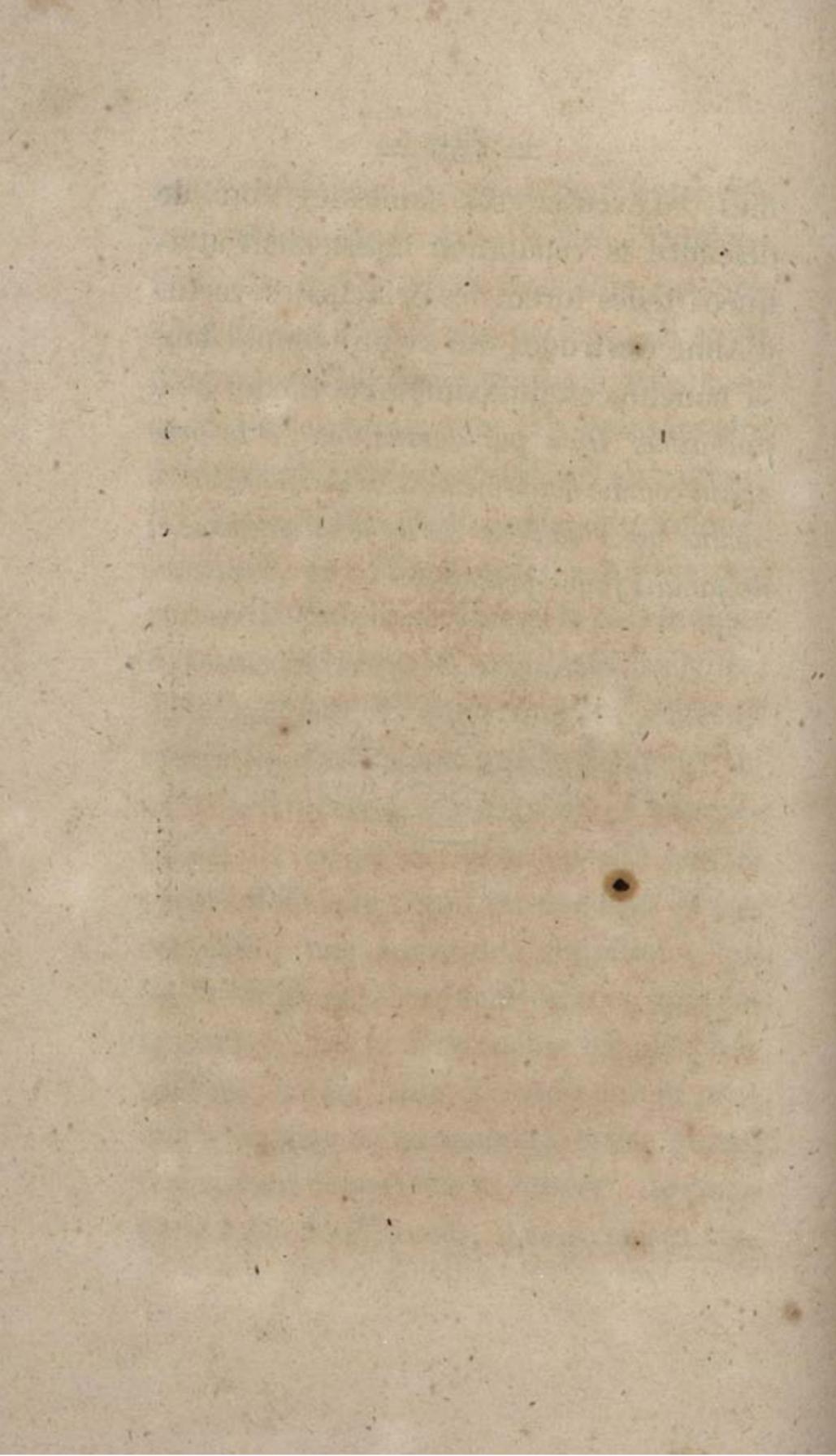
aux saints patrons de son époux et de sa mère. C'était là, disait-elle, autant d'avocats qu'elle avait auprès de Dieu, pour lui obtenir le pardon de ses péchés et les grâces nécessaires pour mériter le Paradis.

Voilà comme cette pieuse servante de Dieu, malgré son ignorance, connaissait parfaitement la science divine du salut. Voilà comme elle savait se ménager des protecteurs pour l'aider à parvenir au port fortuné qui y conduit. Aussi, avec de si nombreux secours, et fortifiée surtout par la grâce de Dieu, elle faisait tous les jours quelque nouveau pas dans les voies de la vertu, et elle était arrivée à un si haut degré de perfection, qu'on en trouverait difficilement des exemples, même parmi les personnes les plus ferventes. Une foi vive, qui lui faisait voir Dieu partout, et lui faisait rapporter toutes ses actions à sa plus grande gloire; une confiance sans bornes dans ses bontés infinies, par laquelle elle aurait espéré même contre

toute espérance; un amour pour notre Seigneur Jésus-Christ dans le Très-Saint-Sacrement, qui la faisait tressaillir jusqu'au fond de son âme; une patience à toute épreuve, qui lui faisait supporter avec résignation et sans murmures les pertes les plus douloureuses, les plus sanglants outrages et les plus horribles traitements; une profonde humilité, qui faisait qu'elle se regardait comme la plus misérable et la plus indigne de toutes les créatures, et qui lui faisait dire, à chaque instant, que toutes les peines et toutes les souffrances que le Seigneur lui avait ménagées, n'étaient rien, en comparaison de ce qu'elle avait mérité par les péchés dont elle s'était rendue tant de fois coupable; une admirable simplicité, qui lui fit toujours faire, sans éclat et sans ostentation, les actions même les plus héroïques; enfin, une charité pour le prochain, qui ne se démentait jamais, quand il s'agissait de secourir sa misère, de compatir à ses souffrances, d'essayer ses lar-

mes, d'excuser ses faiblesses, ou de défendre sa réputation injustement attaquée : telles furent les principales vertus d'Anne Gertrude, qui avait toujours dans sa bouche cette maxime digne d'elle : *Qu'il faut aimer Dieu par-dessus tout, et le prochain comme nous-mêmes ; faire aux autres comme nous voulons qu'ils nous fassent, et ne jamais juger personne.*





## CHAPITRE VII.

**Dernière maladie d'Anne Gertrude.**

**— Sa mort.**





Au mois de mars 1851, la pieuse servante de Dieu fut prise d'une fièvre lente, mais forte et opiniâtre, qui, dès le premier jour, la cloua dans son lit, d'où elle ne devait plus se relever. Au début même de cette maladie, Anne comprit qu'elle serait la dernière et qu'elle ne tarderait pas longtemps à la conduire au tombeau. Elle ne songea donc plus qu'à se préparer à la mort, par un nouvel accroissement

de ferveur, par un plus grand amour de Dieu, par un entier abandon entre les mains de la Providence, et par un regret toujours plus amer de ses fautes passées. Dans la crainte d'une surprise, elle demanda, dès le commencement, à voir son confesseur, et le pria de vouloir lui administrer l'Extrême-Onction et le Viatique sacré, qu'elle reçut, tout à la fois, avec l'humilité la plus profonde et avec des transports d'amour vraiment indicibles.

Elle voulut descendre de son lit et se mettre à genoux, pour recevoir la visite du Roi de gloire; et, comme elle n'en avait pas la force, les personnes pieuses qui l'entouraient furent obligées de l'habiller et de la soutenir.

Tout le temps que dura cette touchante cérémonie, Anne ne cessa de répandre des larmes de joie et de bonheur. Elle admirait l'infinie bonté de Dieu, qui, après l'avoir comblée, depuis sa conversion, de mille précieuses faveurs, dai-

gnait encore, dans ses derniers moments, lui accorder la grâce la plus insigne : celle de venir la visiter jusque dans sa maison, et de se donner entièrement à elle dans le Sacrement de son amour, pour être son soutien dans le grand voyage, sa défense devant le souverain Juge et le gage assuré d'une immortelle vie.

Après la Communion, Anne éprouva une faiblesse, et l'on s'empressa de la remettre dans son lit, où elle resta quelque temps sans parole et sans sentiment. Ensuite, revenue à elle, elle s'entretint amoureusement, pendant plusieurs heures, avec son aimable Jésus; et puis, jetant un regard sur ses compagnes qui l'entouraient, elle leur dit avec effusion :  
« Mes bonnes amies, le Seigneur vient  
« de me faire aujourd'hui une grande  
« grâce. Aidez-moi, je vous en prie, à  
« le remercier, et demandez pour moi à  
« la bonne Vierge, à saint Joseph, à  
« mon bon Ange et à ma sainte patronne,

« de lui rendre toutes les actions de grâce  
« et toutes les louanges qui lui sont dues,  
« et de le conjurer de vouloir me donner  
« une petite place dans le séjour de sa  
« gloire. Car, désormais, je ne veux et  
« ne désire autre chose que le Para-  
« dis. » — Toute l'assistance, alors, fon-  
dit en larmes et se jeta à genoux pour  
prier avec elle, jusque bien avant dans  
la nuit, où elle eut un moment de repos.

Après avoir été administrée, Anne vécut encore deux mois, qu'elle passa dans une préparation continuelle à la mort, dans les plus saints entretiens, dans les prières les plus ferventes, dans de fréquentes exthases, et dans une sorte de contemplation anticipée du bonheur céleste. Durant ce temps, on lui porta encore trois fois la Communion, et elle la reçut toujours avec des dispositions de plus en plus saintes.

Cependant, sa maladie empirait d'un jour à l'autre, et ses douleurs, devenues

excessives, faisaient déjà pressentir que sa fin n'était pas éloignée.—Anne ne se laissa point abattre, ni par la violence du mal, ni par l'approche de la mort. Ce fut, au contraire, pour elle, une nouvelle occasion de donner l'exemple de la résignation la plus parfaite et de la patience la plus inaltérable. Malgré son extrême souffrance, jamais on ne l'entendit pousser une plainte; jamais le moindre gémissement. Si elle soupirait, tous ses soupirs étaient pour Dieu et pour le Ciel. C'étaient, ou les sentiments d'une componction vive et profonde, ou des élans d'amour, ou d'ardents désirs de l'éternelle béatitude !

On admirait surtout son union intime et constante avec le divin Maître, et son entière soumission à ses adorables décrets.

« Je souffre, répondait-elle à ceux qui  
« s'informaient de son état; mais que la  
« volonté de Dieu s'accomplisse et que  
« son saint Nom soit à jamais béni ! »

Dans ces circonstances son directeur venait souvent la visiter, autant pour s'édifier auprès d'elle, que pour lui apporter les célestes consolations.

Enfin, vers le milieu de mai, comme il s'entretenait un jour avec elle des ineffables délices de la vie future, ayant aperçu une magnifique gravure suspendue à la muraille, et représentant la descente de Notre Seigneur de la Croix, il la pria de l'en faire héritier. — « Bien qu'une de mes meilleures amies me l'ait demandée, lui « répondit Anne, mon père aura la préférence, et mon amie, j'en suis sûre, « n'en sera point offensée » .

Le Missionnaire accepta le don précieux, décidé toutefois, si jamais il quittait le sol de la Guyane, à en faire hommage à la pieuse compagne d'Anne Gertrude. C'est, en effet, ce qui, dans les desseins de la Providence, devait arriver deux ans plus tard.

Après cet entretien, le prêtre se retire.

L'humble servante du Seigneur reste seule pendant un assez long intervalle.

C'est en ces moments solennels, qu'il nous est permis de croire que le ciel l'honora d'une de ces bienheureuses visions, qu'il ménage quelquefois aux âmes prédestinées.

« Mon père, me dit-elle, le lendemain,  
« quand je retournai auprès d'elle, demi-  
« heure après que vous m'eutes quittée,  
« seule, absorbée dans de célestes pensées,  
« je vis, plus brillante que les plus purs  
« rayons du jour, une clarté douce, inf-  
« fable, inondant ma modeste demeure.  
« Au sein de cette lumière mystérieuse  
« et tendre, se reposait, comme sur un  
« trône de gloire, une dame vêtue de  
« blanc. Une resplendissante auréole  
« couronnait son front. Les traits de son  
« visage étaient si beaux, si beaux, que  
« ma langue sera à tout jamais dans  
« l'impuissance de le dire. Les Anges n'ont  
« pas le sourire de ses lèvres.

« Quelques moments elle me regarde avec  
« une effusion d'inexprimable tendresse.  
« Puis, se levant et de ses mains écartant  
« le haut de ma moustiquaire : *Anne, me*  
« *dit-elle, bientôt tu viendras à moi.* Et  
« ce disant elle disparaît.

« Les larmes que je repands encore, mon  
« père, sont, tout à la fois, la révélation  
« de mon bonheur et de ma confusion. »

Trois jours après cette consolante vision, ayant reçu pour la dernière fois le pain des Anges, Anne rendit doucement son âme, qui, comme ses vertus nous en donnent l'intime confiance, ne parut devant le souverain Juge, que pour entendre la sentence réservée aux Elus.

Ainsi finit, à l'âge de 83 ans, cette femme, qui avait été, d'abord, si malheureuse et si abandonnée; qui fut si généreuse dans sa conversion, quand elle eut l'avantage de connaître Dieu; et qui devint, plus tard, si humble et si pieuse dans sa vie privée, si édifiante et si cha-

ritable dans ses rapports avec le monde, si résignée, si patiente et si courageuse dans toutes ses tribulations, dans toutes ses souffrances et dans tous ses malheurs.

Tandis que son âme va recevoir, dans le Ciel, la récompense due à ses mérites, sa dépouille mortelle exhale je ne sais quel parfum de sainteté, qui pénètre et qui console. Ses traits merveilleusement changés la feraient prendre pour un Ange qui repose. Une douce sérénité brille dans ses yeux, sur son front, sur tout son visage. Ses lèvres expriment un sourire céleste. Tout semble dire à chacun de nous : *C'est là une bienheureuse*. Aussi, on se sent porté à l'invoquer, plutôt qu'à prier pour elle, et déjà son corps inanimé est l'objet de la vénération des fidèles. Ses pieuses compagnes, les pauvres qu'elle a secourus, les malheureux dont elle a si souvent essuyé les larmes, enfin, tous ceux qui l'ont connue, se pressent autour de ses restes précieux, et veulent voir, une fois encore,

celle dont le commerce leur fut si cher, si doux et si utile. Tous donnent des regrets sincères à leur amie commune. Tous pleurent leur bienfaitrice, leur consolatrice, leur mère. Chacun s'attribue une part dans ses dépouilles. On se partage jusqu'à son dernier cheveu, jusqu'aux plus petits lambeaux de ses vêtements.

Arrive enfin le moment de lui rendre les devoirs suprêmes et de la conduire à sa dernière demeure. Tout le clergé de la ville se transporte, avec un saint empressement, dans la maison de la défunte. Là, il trouve, au milieu d'une foule compacte, un cercueil découvert, et dans ce cercueil un corps justement vénéré, dont la beauté surpasse toutes les beautés mortelles. Un sentiment indéfinissable s'empare de tous les cœurs et commande le recueillement et le respect. Un religieux silence règne partout. On voit avec vérité que la mort des justes est précieuse devant les hommes aussi bien que devant le Seigneur.

Les restes vénérables d'Anne Gertrude sont portés, d'abord, à l'église; ensuite au champ du solennel repos. Un concours innombrable de peuple les accompagne. Les pieux accents de la prière s'élèvent de toutes parts et montent jusqu'aux cieux.

La tombe se referme. Chacun se retire pénétré et attendri au souvenir de tant de rares vertus dont Anne, depuis sa conversion, n'avait cessé de donner le touchant exemple.

On dressa sur le sépulcre une modeste croix. On le recouvrit d'une humble pierre, sur laquelle on grava cette inscription

1851

ANNE GERTRUDE,

Décédée en odeur de sainteté,

A l'âge de 83 ans.

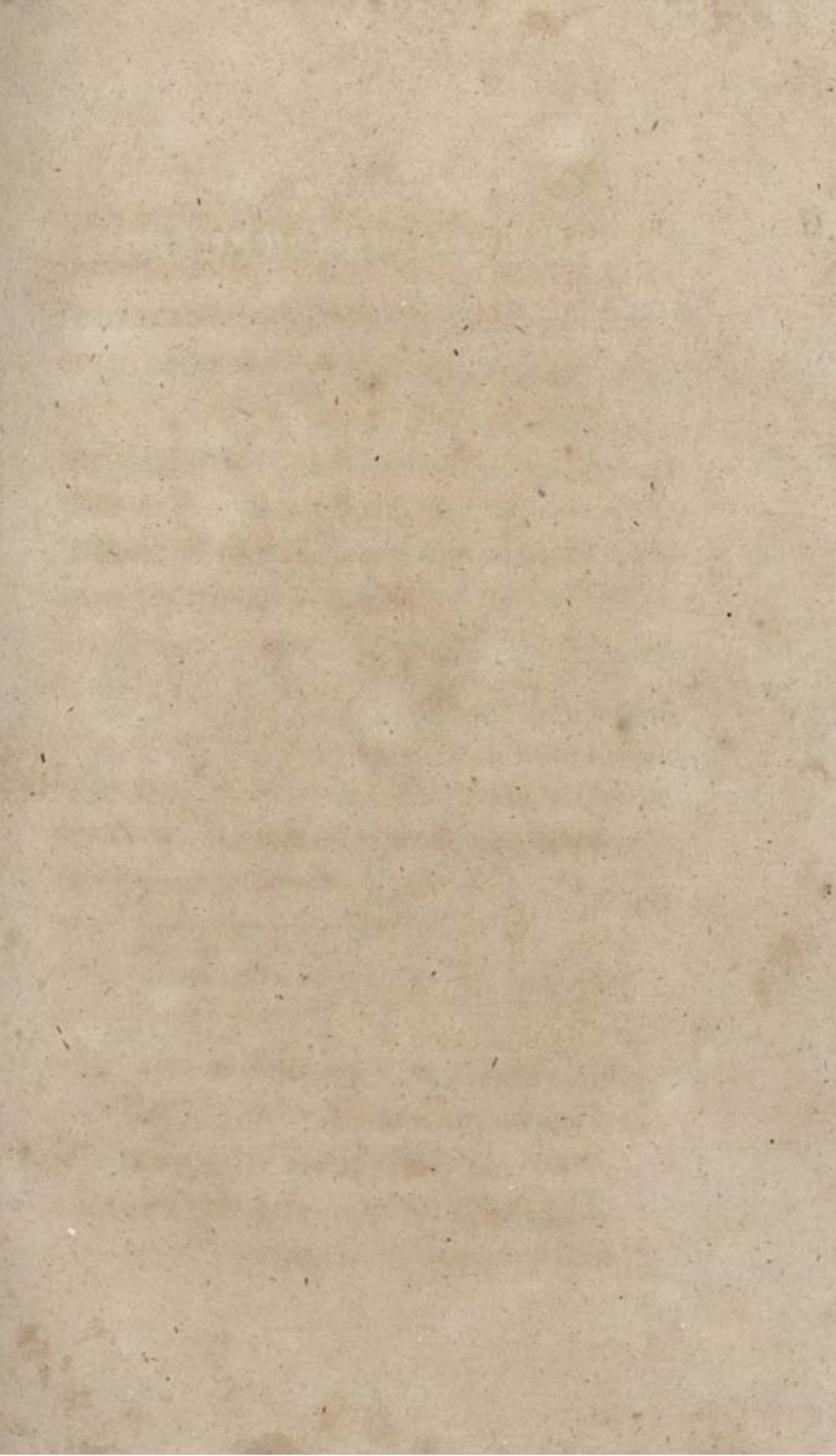
Les anciennes amies de cette pieuse servante du Seigneur, et toutes les per-

sonnes sincèrement chrétiennes, vinrent, dans la suite, s'agenouiller souvent sur son tombeau, moins pour implorer en sa faveur les miséricordes divines, que pour obtenir ses suffrages. Car on était persuadé que son âme était déjà en possession de l'éternelle béatitude.

Pour ce qui nous regarde, nous eûmes aussi et nous conservons encore cette conviction intime et profonde. Puisse cette âme si pure, dans le sein de Dieu, où sans doute elle repose, prier pour l'Église et pour l'illustre et saint Pontife qui la gouverne si glorieusement ! Puisse-t-elle aussi prier pour son pays, pour la France, pour notre glorieux et puissant Monarque, pour son auguste et très-pieuse compagne, pour le Prince Impérial aussi cher à la nation qu'à sa famille, pour tous nos saints Prélats et leur digne clergé, pour tous les ordres, en un mot, religieux et laïques, et pour toute la chrétienté ! Puisse-t-elle enfin prier pour

le Missionnaire, qui, après avoir eu la consolation de la diriger pendant douze ans, eut la douleur, mêlée d'espérance, de recevoir son dernier soupir !

**FIN.**



## CANTIQUE CRÉOLE

QU'ANNE ET SES COMPAGNES CHANTAIENT  
SOUVENT DANS LEURS RÉUNIONS.

---

### I.

Bon Dié , ou ça nou maite ,  
Ou là la nuit couè jou ,  
Et tout l'hor ou connaitè  
Ça nou ka fai pour ou.  
Fai qui nou ça bon moune ,  
Ça qui blanc , ça qui noi ;  
Qui li pas gagné oune  
Qui pas fai so dévoi.

### II.

Bon Dié , qui ou la grâce  
Vini fica ké nou ;  
Qui nou pas jamais lasse  
Di toujou sévi ou ;  
Qui démo ké so chaîne  
Pas vini thiembé nou.  
Segno , là nou la peine ;  
Vini là nou secou.

TRADUCTION LITTÉRALE DU CANTIQUÉ  
PRÉCÉDENT.

Bon Dieu, vous êtes notre maître; vous êtes présent nuit et jour (1); et toujours vous connaissez ce que nous faisons pour vous. Faites que nous soyons bons (2), soit les blancs, soit les noirs; qu'il n'y en ait pas un seul qui manque à son devoir (3).

Bon Dieu, que votre grâce se répande sur nous (4); que nous ne nous lassions jamais de vous servir toujours. Que le démon avec sa chaîne ne vienne point nous tenir. Seigneur, voilà ce que nous craignons (5); venez à notre secours.

(1) Mot à mot : Vous êtes là, la nuit comme le jour.

(2) Que nous soyons de bonnes personnes, de *bon monde*.

(3) Qui ne fasse pas son devoir.

(4) Vienne rester avec nous.

(5) Voilà notre peine; voilà ce qui nous fait de la peine; ce qui nous afflige.

## TABLE.

---

<i>Avis.</i>	<i>page</i>	5
<i>Approbations.</i>		7
<i>Introduction.</i>		14
CHAPITRE I <sup>er</sup> <i>Naissance d'Anne Gertrude. — Comment se passent les années de son enfance et de sa jeunesse, jusqu'à sa conversion.</i>		27
CHAPITRE II. <i>Conversion d'Anne Gertrude. — Son Baptême. — Sa première Communion.</i>		43
CHAPITRE III. <i>Anne rachète sa mère et obtient elle-même la liberté. — Vie qu'elles mènent ensemble dans l'habitation. — Baptême de Gertrude. — Mariage d'Anne.</i>		69

CHAPITRE IV. *Anne va se fixer à Cayenne avec sa mère et son époux.*

*— Intéressante narration de leur voyage. — Dieu donne à Anne un fils. — Soins qu'elle prend de l'éducation de cet enfant. — Consolation qu'il lui procure par sa docilité.*

86

CHAPITRE V. *Epreuves diverses que Dieu ménage à Anne. — Mort de son époux. — Son fils est assassiné. — Elle adopte l'assassin. — Mort de Gertrude. — Les parents de Magloire font l'impossible pour dépouiller sa veuve de tous ses biens.*

111

CHAPITRE VI. *Dernières années d'Anne Gertrude. — Comment elle fait servir à sa sanctification la paix que Dieu lui a procurée.*

137

CHAPITRE VII. *Dernière maladie d'Anne Gertrude. — Sa mort.*

162

<i>Cantique créole qu'Anne et ses compagnes chantaient souvent dans leurs réunions.</i>	476
<i>Traduction du cantique précédent.</i>	474

FIN DE LA TABLE.



